



libertaire

LE MONDE

Organe de la Fédération Anarchiste

N° 98 • Février 1964 • I F. • Algérie : 1,15 F.

Dans le bâtiment, 1000 OUVRIERS TUÉS CHAQUE ANNÉE...

COMBIEN DE MILLIARDS DE BÉNÉFICES POUR LES EXPLOITEURS ?

L'ART ET LA VIE

A TRAVERS LES MYSTIFICATIONS DU XX^e SIÈCLE

L'ANARCHISME ET LE RÉEL

UN COUP DE SONDE...

ÉDITO

« Le Gouvernement de la République française et le Gouvernement de la République populaire de Chine ont décidé d'un commun accord d'établir des relations diplomatiques. Ils sont convenus à cet effet de désigner des ambassadeurs dans un délai de trois mois. »

Ce bref communiqué a été publié simultanément à Paris et à Pékin. On peut s'étonner que la France ait mis si longtemps à prendre une telle décision, car enfin, depuis le 1^{er} octobre 1949, la République populaire de Chine existe ! La « bonne presse » gaulliste a bonne mine de découvrir brutalement l'existence de sept cent millions d'êtres humains...

Il est bien évident que la reconnaissance d'un gouvernement par un autre gouvernement ne signifie rien en soi. Mais il est tout aussi évident que, dans le cas présent, la reconnaissance de la

Chine populaire risque d'avoir, à plus ou moins long terme, des répercussions considérables sur la politique internationale. En effet, il est à peu près certain que bon nombre d'Etats africains vont suivre le mouvement. Et le Gouvernement de Pékin qui, peu à peu, s'installe et consolide ses positions en Afrique ne va pas manquer de profiter de l'occasion pour accentuer sa pénétration à la fois idéologique et économique.

Une question se pose : « Qu'est-ce qui a amené de Gaulle à reconnaître le gouvernement chinois ? » Il est courant de s'entendre répondre que c'est pour « emmerder les Américains ». L'explication est trop simpliste pour être exacte. Il est plus que probable que le « geste unilatéral » de de Gaulle va permettre aux Américains de sortir sans trop de dégâts de la situation impossible où ils se sont engagés en Asie. A ce sujet, le quotidien républicain « New York Herald Tribune » écrivait récemment : « Sans l'aide de de Gaulle, nous ne pourrions avant longtemps nous sortir honorablement de nos embarras en Asie du Sud-Est... »

Il faut donc penser que fidèle à la fois à son nationalisme et à la devise « diviser pour régner », de Gaulle entend profiter au maximum du désac-

cord Moscou-Pékin pour tenter de couper le monde communiste en deux et de prendre le « leadership » en Asie et en Afrique.

N'oublions pas non plus que l'U.R.S.S. a pratiquement cessé toute aide à la construction économique de la Chine et qu'après le séjour en ce pays de représentants du patronat français, les ventes françaises de biens d'équipement à Pékin vont s'accroître rapidement. En échange de cette aide dont elle a un besoin absolu, la Chine pourrait « ralentir quelque peu » ses « activités » dans le Sud-Est asiatique. Quoi qu'il en soit, la Chine populaire va faire très prochainement son entrée aux Nations-Unies. Ses prises de position risquent fort d'entraîner les « Afro-Asiatiques » beaucoup plus loin qu'ils ne le désireraient. Les « Occidentaux » vont certainement passer de mauvais quarts d'heure !

Dans ces conditions, il ne faut pas se faire trop d'illusions sur les conséquences heureuses de cet acte, tout entier axé sur le nationalisme. On peut certes trouver « bizarre » que la rencontre de deux nationalismes amène le « Défenseur de l'Occident » à s'acquiescer avec le prétendu « flambeau » de la Révolution prolétarienne permanente !

FP 2520

Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les paieriez pas plus cher et vous nous aiderez
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone : VOLtaire 34-08
Les frais de port sont à notre charge
(Pour tout envoi recommandé, ajouter 0.60 F aux prix indiqués.)

LA DOCUMENTATION ANARCHO-SYNDICALISTE

Ce qu'il faut lire :

- PRESENCE DU SYNDICALISME LIBERTAIRE**, L. Mercier (La place de l'anarcho-syndicalisme dans le monde, son influence dans le mouvement ouvrier, ses méthodes d'action directe, son avenir, les réalités de l'économie moderne, etc.)... 3 F
- ESPAGNE LIBERTAIRE**, A. et D. Prudhommeaux (Histoire et expérience de la C.N.T. et de la F.A.I. en Espagne, qu'est-ce que l'anarcho-syndicalisme, la Socialisation de l'Economie par les Syndicats en 1936, etc.)... 0.60
- LE SYNDICALISME LIBERTAIRE ET LE WELFARE STATE** (L'expérience suédoise), E. Arvidsson (Histoire et action de la Svenska Arbetsnärar Centralorganisationen S.A.C. dans une Démocratie Capitaliste moderne, etc.)... 2 F
- LE MONDE NOUVEAU**, P. Besnard (Plan d'organisation, industriel, administratif et social d'une Société Fédéraliste et Libertaire)... 3 F
- ANARCHO-SYNDICALISME ET ANARCHISME**, P. Besnard (Ce que doivent être les buts et les rapports des deux mouvements)... 0.30

LES BROCHURES SONT EN VENTE :
LIBRAIRIE PUBLICO - 3, RUE TERNAUX, PARIS-XI^e
C.C.P. PARIS 11289-15

VIE DE LA FÉDÉRATION

PARIS

- GRUPE LES AMITIÉS INTERNATIONALES**
Réunions : le 1^{er} et le 3^e samedi, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).
- GRUPE DU MONDE LIBERTAIRE**
S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).
- GRUPE LIBERTAIRE EMILE HENRY**
Réunion tous les jeudis, de 21 h. à 23 h. 30.
Pour tous renseignements, s'adresser à J. BONNET, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GRUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL

Réunion du groupe, samedi 15 février, à 17 heures précises, 110, passage Ramey, Paris (18^e). Ordre du jour important. Le quart d'heure du militant sera assuré par Michel LEBRUN.

GRUPE JULES VALLES

Sous l'égide du Groupe Jules Valles, il est créé le groupe des JEUNES REVOLUTIONNAIRES ANARCHISTES (J.R.A.).
Ce groupe a pour but de propager nos idées, de diffuser notre presse, de faire connaître la Fédération anarchiste parmi les jeunes. Chaque samedi, réunion à 14 h. 30, 110, passage Ramey, Paris (18^e).
Pour tous renseignements, s'adresser à Jacques Henri, ou téléphoner à ORNano 57-39.

RÉGION PARISIENNE

- ASNIERES GRUPE ANARCHISTE**
Salle du Centre administratif, place de la Mairie (deuxième et quatrième mercredis).
- AULNAY GRUPE LIBERTAIRE**
S'adresser : 3, rue Ternaux (Paris (11^e)).
- LAGNY GRUPE D'ETUDES ET D'ACTION SOCIALES**
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui transmettra aux responsables.
- MONTREUIL-SOUS-BOIS ET ENVIRONS**
Un groupe est en formation, pour tous renseignements, s'adresser à Robert PANNIER, 244, rue de Romainville, Montreuil (Seine).
- VERSAILLES GRUPE FRANCISCO FERRER**
Pour tous renseignements, écrire à C. FAYOLLE, 9, rue de la Paroisse, Versailles (S-et-O.).

PROVINCE

- ANGERS-TRELAZE GRUPE ANARCHISTE**
Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie.
- ANNEMASSE GRUPE DURUTTI**
Pour tous renseignements, s'adresser à G.H., 3, rue Ternaux, Paris (11^e).
- BORDEAUX GRUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »**
Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h. 30.
Pour tout ce qui concerne les groupes F.A., J.L. et l'école rationaliste Francisco Ferrer, s'adresser à : Peyraud Yves, 15, rue Bianqui, Genon (Gironde).
- CARCASSONNE GRUPE HAN RYNER**
Francis DUFOUR, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, à CARCASSONNE (Aude).
- CALVADOS GRUPE ANARCHISTE**
Pour tous renseignements s'adresser à J.-P. Belliard, école à Guérin, par Bayeux (Calvados).
- LAUSANNE GRUPE ANARCHISTE**
S'adresser à LEMOINE, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).
- UNION DES GRUPE ANARCHISTES COMMUNISTES**
Permanence tous les samedis, de 14 h. à 18 h.
Pour ces groupes, renseignements à IUG.A.C. ou Francis LEMOINE, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).
- GRUPE D'ETUDES ET D'ACTION ANARCHISTE**
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).
- GRUPE KRONSTADT**
Réunion tous les jeudis, à 20 heures, au local du Groupe.
Renseignements : 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).
- MAISONS-ALFORT GRUPE ELISEE RECLUS**
Réunion tous les vendredis, à 20 h. 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).
- Versailles GRUPE JEAN GRAVE - G.E.E.A.**
Ecrire ou G.E.E.A., 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui transmettra.
- CRENOBLE GRUPE ANARCHISTE COMMUNISTE SPARTACUS**
S'adresser à KERAVIS, 162, rue Léon-Jouhaux, à CRENOBLE (Isère).
- LILLE GRUPE ANARCHISTE « LE MONDE LIBERTAIRE » C.N.T., S.I.A., ESPERANTISTES, REVOLUTIONNAIRES**
S'adresser à Henri WALRAEVE, 9, rue des Aubépines, à LAMBERSART (Nord).

Boulevard Saint-Michel les fascistes n'imposent pas leur loi

Depuis quelques semaines, nos jeunes camarades du Rassemblement des jeunes anarchistes révolutionnaires étaient en butte aux provocations des bandes fascistes qui infestent le quartier latin. Des jeunes étudiants appartenant au groupe « Clarté » avaient été très fréquemment assommés par des « paras ».

Le quartier latin n'est pas une terre de « privilège » réservée à une jeunesse dorée. C'est ce que les groupes Emile Henry, Asnières, Louise Michel entreprennent de démontrer.

L'affaire fut lestement menée. Répondant à l'appel de leurs groupes les militants envahissent le Boulevard Saint-Germain, s'étaient

le long du boulevard Saint-Michel et sous cette protection nos jeunes de la P.A. épuisèrent tous leurs journaux.

De fascistes point. Ces messieurs cauteleux dans les bistrot à « zalous » laissent passer l'orage.

L'exemple doit être suivi. Les groupes Louise Michel, Emile Henry, Asnières l'ont compris depuis longtemps. Ils veulent faire respecter la liberté de vente des journaux.

Les étudiants anarchistes sont sous leur protection et si cette protection n'est pas suffisante, alors c'est nos groupes d'action qui envisageront l'offensive.

A bon entendre salut.

BORDEAUX

Sur l'initiative du Cercle des étudiants libertaires de Bordeaux, s'est tenue une conférence-débat sur le thème : « Les Anarchistes : Des rêveurs ou des réalistes ? » Devant une soixantaine d'étudiants, le camarade Barre, professeur au lycée Michel-Montaigne, s'est particulièrement attaché à démontrer l'irréalisme des solutions marxistes préconisées pour résoudre les pro-

blèmes posés au monde moderne, et à leur opposer le réalisme des positions anarchistes qu'il a résumé en ces termes : « Toute révolution qui n'est tenue que par la force ne peut réussir que si elle est faite à la mesure de l'homme ». Après l'exposé, le dialogue qui s'est instauré entre l'orateur et les assistants a montré qu'une fraction de la jeunesse universitaire, n'étant pas indifférente aux empilements de l'étatisme et montrait un réel intérêt aux thèses libertaires.

A NOS LECTEURS

A la suite de l'appel lancé dans notre dernier numéro nous avons reçu un abondant courrier de nos lecteurs, dont l'aide financière et les encouragements sont pour nous un réconfort et une raison de plus de poursuivre la lutte.

Si cet apport est bien insuffisant, nous sommes persuadés que ce n'est

qu'un commencement, comme nous sommes certains que vous vous serez attachés à notre journal, que vous lui permettrez de vivre non seulement par votre aide, mais aussi par les nouveaux abonnements que vous lui procurerez.

Merci des efforts que vous avez faits et d'avance merci pour ceux que vous ferez.

SOUSCRIVEZ

SOUSCRIPTIONS « ENTRAIDE » (ESPAGNOLS) CINQUENUEVE LISTE

- Charmoy, 15.50 F ; Grall Michel, 15 F ; Kervant Bernard, 13 F ; Speel, 50 F ; Boutein, 12 F.
- SOUSCRIPTIONS « M. L. » RECUES DU 24 DECEMBRE AU 20 JANVIER 1964**
Guillot René, 10 F ; G. Amities Internationales, 80 F ; Muren, 0.50 F ; James B., 20 F ; Gluck-Samson, 10 F ; Malfant, 5 F ; Laford, 10 F ; Volo Antoine, 5 F ; Lisse, 5 F ; Hemy Jean, 10 F ; Cheber Claudette, 20 F ; Neuve Fredier, 30 F ; Bianco, 1.40 F ; Peyraud, 4 F ; Assic, 5 F ; Boixador Lucien, 40 F ; Cluzel Jean, 10 F ; Denaud Marcel, 1.50 F ; Charbonneau Lucien, 20 F ; Cluzel Jean, 10 F ; Adam Hélène, 5 F ; Joli, 5 F ; Coustissier, 5 F ; Rousseau Pierre, 30 F ; Thomas Georges, 5 F ; G. Amities Internationales, 168.77 F ; G. Amities Internationales, 80 F ; Gaudess, 20 F ; Guegoin, 10 F ; Guérin Pierre, 50 F ; Baude Christian, 3.50 F ; Buis Louis, 20 F ; Seing Georges, 20 F ; Benzoort Djillali, 6 F ; Mahé Jean, 10 F ; Goubet François, 20 F ; Cheber Claudette, 20 F ; Devriendt André, 20 F ; Martin Charles, 20 F ; Blanchot Maurice, 20 F ; Nouchi André, 10 F ; Adam Hélène, 20 F ; Mathier René, 5 F ; Dubois R., 20 F ; Caballero, 20 F ; Ressille France, 20 F ; Garcia Antoine, 10 F ; Arrieta A., 40 F ; Idolat Jean, 10 F ; Fontaine, 10 F ; Castagné, 20 F ; Sanchez Benito, 20 F ; Allomercier, 20 F ; Rostin, 20 F ; Viard Marcel, 10 F ; Bichon Roger, 10 F ; Reubout Max, 20 F ; Collet Thérèse, 20 F ; Garcia Antoine, 10 F ; Arrieta A., 40 F ; Julien Henri, 20 F ; Barbe Alphonse, 20 F ; Gonzalez Charles, 20 F ; Herlioussin E., 20 F ; Bernard André, 20 F ; Martinez José, 20 F ; Lecomte, 10 F ; Espigous R., 10 F ; Bouthors, 20 F ; Dumont, 20 F ; Geus Bernard, 5 F ; Biechere Jacky, 50 F ; Cheber Claudette, 50 F ; Duperray Jean, 5 F ; Vincent Georges, 20 F ; Florac Francis, 30 F ; Grand-Val, 50 F ; Caron Roger, 20 F ; Roblin Joseph-Paul, 10 F ; G. Cheber Claudette, 5 F ; Loufer, 20 F ; Chevance, 100 F ; Lacombe, 5 F ; Parenti, 15 F ; Vial, 20 F ; Caron Roger, 20 F ; Jacquemin Denise, 30 F ; François, 20 F ; Depieds Gabriel, 20 F ; Estrade Odette, 50 F ; Lamy L., 40 F ; Michaud, 10 F ; Mariette Henri, 20 F ; Lescale René, 20 F ; Lubert Paul, 15 F ; Groussolle, 20 F ; G. J.-L. de Bordeaux, 50 F ; Berrhier Louis, 20 F ; Lutton, 20 F ; G. de Loriant, 100 F ; Lochn René, 10 F ; Tanti, 20 F ; Bayard Raymond, 20 F ; Auffredou, 20 F ; Robin, 20 F ; Lamy L., 40 F ; Joyeux, 10 F ; Hoffer, 20 F ; Moril Emile, 20 F ; Raymond, 20 F ; Bidi Torindo, 30 F ; Tytgar René, 20 F ; Le Rovalde, 20 F ; Bouvret Maurice, 20 F ; Lagrange Georges, 20 F ; Duval Kéiser, 20 F ; Dussetot Alain, 10 F ; Coulon Maurice, 10 F ; Zoplano, 5 F ; Dufiezère, 30 F ; Langlois Denis, 5 F ; Leblhon Joli, 10 F ; Merat Jeanine, 10 F ; G. d'Asnières, 60 F ; Martinez Jacin, 20 F ; Laizet Henri, 20 F ; Falcques Thomas, 15 F ; Criville Victor, 25 F ; Menteur, 20 F ; Viteles, 5 F ; Cibraja Jean, 20 F ; Bernard Jean, 20 F ; X... 10 F ; Blachier, 5 F ; Molino Paul, 20 F ; Rogon, 20 F ; Diot Bernard, 20 F ; Severo, 1 F ; Lantoujou, 23 F ; A.L., 500 F ; Meccaroni Giuseppe, 20 F ; Boel Lucien, 20 F ; Flandre Charles, 50 F ; Comil Gaston, 10 F ; Canabal Lucie, 20 F ; Florio, 0.50 F ; Celma, 1 F ; Bruno Jean-Claude, 20 F ; Cheron Georges, Paul, 10 F ; Groupe de Thionville, Mac Say Stephen, 10 F ; Houchot, 20 F ; Desieter, 20 F ; Groupe de Thionville, Mac Say Stephen, 10 F ; Houchot, 20 F ; Desieter, 20 F.

PRÈS DE NOUS

Centre Individualiste
E. ARMAND
Dimanche 9 février à 15 h au Café de la Gare (sous-sol) place Saint-Michel à Paris
A propos du livre de Ch.-Aug. Bontemps et en vue d'une réalisation pratique.

Dans le cadre de la tentative de liaison effective entre tous les jeunes anarchistes, le Comité de Liaison vous invite à sa prochaine réunion : le 10 février, à 20 h 30, 24, rue Sainte-Marthe, Paris (9^e).

CONFERENCE LIBRE-PENSEE LANGUEDOC-ROUSSILLON
Ch.-Aug. Bontemps parlera pour la L.P. sur « Dieu devant la science », le 3 février à Narbonne, le 4 à Perpignan, le 5 à Montpellier, le 6 à Beziers et le 7 à Toulouse.

R. BONNEUIL nous avise du décès de son père Gabriel Joseph BONNEUIL survenu le 1^{er} décembre dernier d'une crise cardiaque. Gabriel J. BONNEUIL comptait de nombreuses sympathies dans notre mouvement.

AMIS DE SEBASTIEN FAURE
Matinée artistique de solidarité le 1^{er} mars, à 14 h 30, salle des Fêtes, Mairie du Pré-St-Gervais. Venez nombreux.
GAUSERIE
Le 8 février, à 16 h, rue Sainte-Marthe (C.N.T.), causeuse par notre ami Bertrand : « La vie d'un anarchiste ».

CONFERENCE LIBRE-PENSEE LANGUEDOC-ROUSSILLON
Ch.-Aug. Bontemps parlera pour la L.P. sur « Dieu devant la science », le 3 février à Narbonne, le 4 à Perpignan, le 5 à Montpellier, le 6 à Beziers et le 7 à Toulouse.

ACTIVITÉS DES GRUPE

GRUPE D'ASNIERES
Vendredi 14 février à 20 h 30
Salle du Centre administratif place de la Mairie, Asnières
Réunion publique et contradictoire « DE BETHLEEM AU VATICAN » par LAS VERGNAS

LE GRUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
ET LE GRUPE ANARCHISTE D'ASNIERES
organisent
Mercredi 12 février à 21 heures précises
Centre administratif
Place de la Mairie
ASNIERES
une conférence suivie de colloque
Sujet : ANARCHIE ET HIERARCHIE.

F.A. TRESORERIE
Quelques mois seulement nous séparons du Congrès de la F.A., aussi nous demandons aux trésoriers de groupes et adhérents isolés, non à jour de leurs cotisations, de ne pas attendre plus longtemps à régler leurs cotisations au C.C.P. de la Trésorerie. Merci d'avance.
Faugeret James, 3, rue Ternaux, Paris (11^e). C.C.P. 7 334-77
N.B. - Cotisation minimum : 0.50 F par mois et par adhérent : 6 F par an.

LYON
Le groupe M. Bakounine, avec la collaboration du groupe Elisee Reclus, organise une caverne publique sur le sujet :

ANARCHISME ET MONDE MODERNE
Dimanche 16 février, à 9 h 30
Salle des Amis du Montessquieu, 22, rue Montessquieu, Lyon-7^e
Une libre discussion suivra la caverne.

CERCLE LIBERTAIRE D'ETUDES
animé par
UNION DES GRUPE ANARCHISTES COMMUNISTES de la Région Parisienne, avec la collaboration du groupe NOIR et ROUGE, à 20 h 30

SALLE LANCRY
10, rue de Lanry, PARIS-X^e
Le 7 février 1964
1917 - 1964
DE LA REVOLUTION A LA REACTION
évolution des pays de l'Est
Le 21 février 1964

LA CHUTE DU GAULLISME
Renseignements et Documentation U.G.A.C., 3, rue Ternaux, PARIS-11^e

Camarade achèterait « Souvenirs de l'Internationale », de James Guillaume. Ecrire au Journal qui transmettra.

DES ELECTIONS ET DES HOMMES

Cantonales en mars, municipales en 1965, présidentielles, on ne sait quand exactement, le micmac électoral continue. Les professionnels de la politique s'en donnent à cœur-joie et les prophètes patentés de la grande presse tartinent à longueur de colonnes sur les chances des uns et des autres ou de X, Y ou Z.

LE GRAND DEBAT

Depuis que le sieur X-Defferre, maire de Marseille, a posé publiquement sa candidature à ce que les bourgeois appellent la magistrature suprême, le gros problème de la S.F.I.O., dont il est membre (il ne s'en cache pas) est celui des rapports avec les communistes. Ce n'est d'ailleurs pas seulement le gros problème de la S.F.I.O., mais aussi celui de toutes les gauches non communistes. Réciproquement, pour le P.C.F., le gros problème est celui des rapports avec la S.F.I.O. et toutes les autres gauches.

Donc, le jeudi 9 janvier, le Guy Mollet, qui se prend de plus en plus pour un intellectuel, a ouvert le dialogue par un long laïus à la une du *Populaire de Paris* et de son hebdomadaire satellite *Démocratie 64*. Sans doute pour éclairer le discours, on a vu ce jour-là, la barbe de Marx fleurir à la une desdites feuilles; on se demande bien pourquoi? La tête de Marx serait-elle soudain devenue commerciale? Certes, le « Manifeste » (avec sa tête en couverture) s'est bien vendu dans la collection 10/18, de là à faire vendre le *Populaire*... Toujours est-il que ses quelques lecteurs ont été bien gâtés. La prose pâteuse, falote du sieur Mollet ne nous atteindrait pas si la presse lui accordait moins d'attention. Pourquoi aussi cette manie de la grande presse de répercuter

les moindres déclarations du professeur Mollet et consorts? La grande presse n'a-t-elle pas assez du Général et de la Brigitte? C'est que la presse a un gros appétit. Il lui faut ses monstres (de toutes les tailles), elle se repait de monstres. Et X, Y ou Z, c'est bon, c'est encore chaud (plus pour longtemps), ça croque sous la dent. Cela excite-t-il le lecteur moyen? Il est permis d'en douter. Il n'y a guère que les militants (de moins en moins nombreux) à se passionner pour un tel sujet. Et encore, se passionner, c'est beaucoup dire. Disons qu'ils suivent l'affaire comme ils suivent les histoires de licenciements et menaces de chômage.

Bref, l'affaire en l'occurrence, à propos de la future élection présidentielle, c'est le problème des rapports S.F.I.O.-P.C. Dès le départ, le secrétaire général Mollet montre qu'il n'a pas digéré le Congrès de Tours en 1920. Ça le regarde. C'est tout de même une curieuse façon d'engager le dialogue. Là-dessus, le Defferre (qui n'est pas de Lens) parle pendant une heure et demie devant la fédération S.F.I.O. des Bouches-du-Rhône, à Marseille, dans son fief, le dimanche 12 janvier. Le même jour un Gazier (Albert), autre S.F.I.O. et professionnel de la politique, péroré à Toulouse et appelle au regroupement de la « grande famille socialiste ».

UN FRONT POPULAIRE ? PAS POUR DEMAIN

Le lendemain, lundi 13 janvier, à Marseille encore, Billoux, du P.C.F. et Fontanet du M.R.P., reviennent sur le discours du Defferre.

Pour Billoux « ce discours contient, certes, des éléments positifs ». Andrieu, dans son éditorial de *l'Humanité* paru le matin

même, emploie des termes identiques. Il ajoute cependant : « Il est franchement négatif sur ce qui constitue le problème essentiel de l'heure, c'est-à-dire la question du programme commun. » Tandis que Billoux : « Nous considérons quant à nous que l'annonce de cette candidature avait pour but de détourner l'attention de ce qui est et reste immédiat : un programme à élaborer et à appliquer ensuite en commun (...). Prétendre avoir les voix des millions d'électeurs et d'électrices communistes en même temps que refuser de discuter avec eux n'est précisément pas réaliste. »

De son côté, Fontanet a indiqué que son parti, le M.R.P., n'avait pas encore pris position sur la prochaine élection présidentielle et qu'il ne pensait pas qu'il le ferait de sitôt. Réuni à Paris les 18 et 19 janvier, le Comité national du M.R.P. a confirmé cette orientation négative et significative en refusant de prendre position.

Qu'on nous pardonne ces quelques citations, elles nous paraissent les meilleurs preuves qu'un front populaire n'est malheureusement pas pour demain.

X, Y OU Z, CE N'EST PAS NOTRE AFFAIRE

Imperturbables, les gens de la S.F.I.O. ont, par la plume de Roger Quilliot, repris le dialogue ouvert par le Mollet. Sous le titre « le grand schisme », premier article de la série « les communistes et nous », le mardi 14 janvier, on nous a une fois de plus ramené en 1920, au Congrès de Tours...

« L'irréparable! Depuis quarante-trois ans, le mouvement ouvrier français piétine, traumatisé par cette cassure ». Puis 1936, puis 1945. On n'a pas la mémoire courte à la S.F.I.O. « Si demain socialistes et

communistes devaient susciter de grands espoirs — et de grandes craintes — par l'établissement d'un programme commun, ce ne pourrait être que pour aller au-delà d'un réformisme de circonstance et pour avancer dans la voie du socialisme. » « L'Humanité » réplique, bien sûr, elle ne peut pas faire moins, tandis que les observateurs de « Combat » ou du « Monde » comptent les points. Ainsi l'on se renvoie la balle de « L'Humanité » au « Populaire » et du « Populaire » à « L'Humanité ». Chaque parti a choisi ses champions : Fuzier, Quilliot pour la S.F.I.O., Fajon, Andrieu pour le P.C.F. Cela durera-t-il jusqu'à l'élection présidentielle?

En attendant, les 1^{er} et 2 février, le congrès extraordinaire (dit-elle) de la S.F.I.O. aura à se prononcer sur la candidature du Defferre. Pour la plupart des commentateurs, il ne fait pas de doute qu'elle sera ratifiée.

De toute façon, pour nous anarchistes, devons-nous préconiser que X, Y ou Z, ce n'est pas notre affaire? Nous n'avons pas de candidat et nous n'en voulons pas.

Mais il nous est pénible de constater qu'un Defferre qui se prétend socialiste se contente de mettre ses pas dans ceux du Général. Maurice Joyeux le disait ici-même : « Le candidat élu, quel qu'il soit, le jour de son arrivée au pouvoir trouvera la Constitution actuelle. Il sera bien obligé de s'en servir. Il ne pourra pas se croiser les bras en attendant qu'une nouvelle Constitution soit votée. » Il devra donc appliquer la Constitution de 1958. Bien entendu, il devra l'appliquer « correctement ». C'est tout dire! Nous sommes prévenus.

Jean CLAUDE.

en moins de dix secondes

Mercredi 15 janvier 1964. Il est 16 heures, un nuage de poussière s'élève lentement dans le ciel. Peu à peu apparaît comme une vision dans le spectacle affreux du drame qui vient de se produire.

En moins de dix secondes le bâtiment tout entier vient de s'effondrer, écrasant sous un amas de béton et de ferraille, une quarantaine de vies humaines.

Plus de vingt corps broyés ont été retirés des décombres. Les derniers sont restés huit jours ensevelis sous d'énormes dalles et de poutrelles tordues.

Comme on pouvait s'y attendre, l'opinion publique s'est émue; la radio, la presse, la télévision devaient souligner l'ampleur tragique de cette catastrophe. Chacun de son côté avançait une hypothèse sur les causes probables de l'effondrement de ces douze étages.

L'aspect tragique autant que spectaculaire a préoccupé, ému, indigné pour un court instant la population entière de ce pays. Comme pour Clamart, Fréjus, Vincennes, chacun reprenait ses petites habitudes, oublier... Cependant le problème des accidents du travail subsistera, surtout si chacun ne sent pas combien cela le concerne.

Des gars du bâtiment, il n'en meurt pas seulement vingt par an, c'est presque un millier de compagnons qui, chaque année, tombent des échafaudages ou meurent ensevelis dans les tranchées.

Toujours plus vite, toujours plus haut, toujours moins cher!... A ce rythme, l'homme ne compte plus, il n'est que le dernier rouage d'un cycle de fabrication. Fabrication que l'on nomme « SELF LIFT » qui veut dire auto-élévation. Sans faire d'humour en pareille circonstance, c'est le contraire qui vient d'être constaté boulevard Lefebvre.

Car enfin! si les nouvelles techniques triomphent, permettent des réalisations audacieuses, des ouvrages inédits, leur application souvent empirique fait ressortir l'insouciance des

chefs d'Entreprises à l'endroit du «Matériel humain».

Les bureaux d'études n'ont pas de directives suffisamment rigoureuses dans ce domaine, ne visant en général qu'à produire au maximum et au meilleur prix.

Chaque innovation dans la construction doit être mesurée, analysée, contrôlée sans jamais perdre de vue que la plus petite intervention de l'Homme aux assemblages ne peut être traitée à la légère.

Jean-Philippe MARTIN.

Manuel de l'organisateur de l'action directe non-violente

La lutte contre la ségrégation aux Etats-Unis a montré l'ampleur et la force que peuvent prendre des campagnes d'action non-violente. En Europe aussi, ce type de démonstration commence à se généraliser particulièrement dans le cadre de manifestations pour la paix. Charles O. Walker, directeur du « Laboratoire de la non-violence » et membre du conseil de la « Brigade mondiale pour la paix » a résumé, dans un aide-mémoire de 30 pages, les principes d'organisation qu'il a tirés de l'expérience américaine.

Ce « Manuel de l'organisateur de l'action directe non-violente » (1) traduit en français par Jean Frémont, expose méthodiquement et succinctement les différents aspects et les phases successives d'une campagne non-violente.

Un grand nombre de conseils pratiques peuvent être utiles pour n'importe quel type d'action, mais une part essentielle est faite à l'entraînement à la non-violence, à sa préparation psychologique. Une page de bibliographie rappelle les ouvrages de base sur la non-violence. Cet entraînement étant très important pour la cohésion du mouvement dans les moments difficiles. L'importance accordée au rôle des organisateurs et à la discipline collective n'estompe pas le souci d'exprimer dans l'action les sentiments des participants et de préserver leurs possibilités de contrôle et d'initiative.

Ce manuel touchera en premier lieu les non-violents, mais les libertaires de toutes orientations suivront avec intérêt l'expérimentation d'une méthode qui peut constituer une forme efficace de propagande par le fait.

R. Fo.

(1) En vente à notre service de librairie, 150 F.

LE PAPE VOYAGE

Quinze jours durant, il fut impossible de déplier un journal, de feuilleter une revue, de tourner un bouton de radio ou de télévision sans voir le visage immobile ou mouvant du pape Paul VI, maître de la Chrétienté se profiler ou surgir et les textes écrits ou oraux nous donner dans leurs plus petits détails les faits et gestes de Sa Sainteté.

Il va parler, il parle, il a parlé; il va voyager, il voyage, il a voyagé; et tout cela avec un luxe de détails que n'aurait pas dédaigné la plus éhontée de nos vedettes, au grand dam de la pieuse Eglise dénonçant un tel tapage et un tel manque d'humilité.

Outre l'indécence, une petite chose semble avoir échappé aux Pouvoirs publics, c'est que la France n'est pas peuplée que de catholiques, qu'il existe encore en ce pays des athées, des agnostiques (sans parler des autres religions) et que le spectacle du pape est, à beaucoup, indifférent.

Je sais qu'il est indispensable à la presse de découvrir périodiquement quelque grand serpent de mer et que, par ce procédé, la foule arrive à en oublier l'essentiel.

Silence sur l'organisation du chômage par M. Giscard d'Estaing pour castrer la masse de tout esprit de révolte... le pape voyage, oublie le sort de l'Espagne, terrorisée par un monstre, oublie sur la basse complaisance du gouvernement français, emprisonnant ceux qui avaient cru trouver sur notre sol une terre d'asile... Le pape voyage.

Rideau sur la hausse des prix qui continuent à monter en dépit de tous les indices et de toutes les tortures faites aux mathématiciens par un ministre qui a décrété la stabilité... Le pape voyage.

Il fallait une attraction, un numéro de cirque, une vedette pour distraire l'opinion, un spectacle inédit et consensuel, une célébrité, un nom qui soit dans toutes les oreilles, mais dans « un tour » qu'on n'avait pas encore vu; en somme, un renouvellement comme en opèrent les stars sur le déclin et qui replacent leur notoriété.

On a pensé au pape, et celui-ci s'y est prêté de bonne grâce, il a accompli toutes les mœuvres avec l'assurance d'un monsieur qui sait son rôle, s'est livré à tous les tours de passe-passe en prestidigitateur pour qui le saut de coupe et la carte forcée n'ont pas de secret.

On l'a vu embrasser (bien discrètement et sur l'épaule) un lépreux, alors que les médecins spécialistes affirment que, les embrasserait-on comme du pain, on ne courrait pas le moindre risque.

Admirons en passant la marque de la Providence... et du syndicat d'initiative, plaçant miraculeusement sur le chemin du Saint Père un lépreux mis à cet endroit par le Très-Haut pour permettre à Paul VI de

jouer la comédie de l'intrépidité.

A supposer qu'il y ait danger de contamination, j'aurais plus de crainte pour les docteurs et infirmières des léproseries que pour ce hasardeux voyageur; mais je ne sais pas que les premiers traitent derrière eux une nuée de photographes et qu'il y ait à leur endroit le centième du tapage consacré à celui dont le maître naquit, dit-on, dans une étable.

En son honneur (ou en honneur à la légende qui en est faite) le pape a suivi le périple du Christ... avec quelques petites entorses cependant.

Ce n'était pas la même escorte qui accompagnait l'un et l'autre et les mêmes soins ne leur furent pas prodigués. Mais l'humilité papale ne permettait pas au Vaticain d'être traité comme le fut son maître. Jésus s'était élevé contre les prêtres de son temps et n'avait pas revêtu d'un synode réunissant toutes les églises pour la plus grande gloire de Dieu, les plus grands avantages du catholicisme et les plus grands intérêts des pouvoirs qu'elle favorisait.

Enfin, dédaigneux des puissants, Christ s'était écrié : « Mon royaume n'est pas de ce monde » sans supposer qu'un jour son représentant sur terre irait rendre hommage et visite à tous les rois et roitelets, tyrans et tyrannaux, chefs d'Etat et autres Ponce Pilate, milliardaires et autres marchands du temple.

Mais il faut bien s'adapter. Et, à cet égard, toute confiance peut être faite à la religion catholique, apostolique et romaine : elle s'est adaptée en prenant pour siège le siège des assassins de son Messie et en vaticanisant en leur langue; elle s'est adaptée en s'inclinant devant les rois quand la royauté avait cours, en s'affirmant libérale lorsque accédait la République bourgeoise ou en s'inclinant aux pieds de l'Empereur au lendemain d'un coup d'Etat.

Plus près de nous, elle s'est adaptée dans un conflit mondial, en se massant derrière les puissances de l'Axé lorsque celles-ci étaient triomphantes pour les condamner lorsque le sort des armes sonnait leur défaite. Elle s'est adaptée en se montrant, selon les lieux et les temps, arrogante ou cauteuse, impérieuse ou intrigante, tyrannique ou faussement tolérante; mais elle se démasque à tout moment, à qui sait voir, en reprenant le sceptre de la tyrannie, du fanatisme et de l'inquisition partout où elle en a le pouvoir.

De même, elle prône par la bouche de son vicaire la paix sur la terre, dans le même temps qu'elle accorde à l'assassin Franco, bourreau du peuple espagnol, la plus haute distinction de l'Eglise.

HEMEL.

Dites-le avec des fleurs !

Si l'on en croit le « Sunday Express », le directeur d'une fabrique de meubles de Trowbridge (Grande-Bretagne) aurait offert au général de Gaulle un lit de deux mètres de long et d'un mètre quatre-vingts de large pour le remercier d'avoir empêché l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché commun. Détail amusant, le lit est entièrement tapissé d'un satin fleurdelysé.

Décidément, les Anglais manquent totalement d'imagination ! Des fleurs de lys ! Dans un pays qui aime tant la rose ! Même que dans le temps ils se sont pas mal étripés à propos de roses... Et à la place de ce fabricant de meubles, je n'aurais pas hésité : **J'AURAIS LAISSÉ LES EPINES !!!**

LA CHINE EXISTE ?

Le Gouvernement français serait décidé à reconnaître la Chine populaire, dit-on. Cette reconnaissance « pourrait être précédée de « divers accords économiques et culturels ». Voilà sans doute qui explique la mission à Pékin d'une délégation du patronat français... Et un « homme-cul politique » nommé Edgar Faure qui fut, paraît-il, Président du Conseil dans les temps éloignés où la République, celle d'avant, plongeait avec volupté dans la merde et le chaos tout à la fois, nous abreuve de déclarations fracassantes dans le genre de : « Il s'agit de tenir compte de manière réaliste de cette vérité que la Chine existe. »

Nous, on veut bien. Nous nous étonnons toutefois que M. Edgar Faure ne se soit pas aperçu de cette « vérité » alors qu'il était Président du Conseil...

Il est vrai qu'à cette époque troublée, il ne voyait peut-être pas les choses d'une « manière réaliste »...

Où bien alors la merde où était plongée la défunte République lui arrivait-elle au niveau des orbites ?

De San Francisco à Philadelphie

Le 9 janvier dernier, de graves émeutes éclatèrent à Panama. Le prétexte des bagarres est assez futile et la responsabilité en incombe aux étudiants « patriotes » américains qui ne pouvaient plus vivre si la bannière étoilée ne flottait pas sur les établissements scolaires américains!!!

Après ces incidents, les relations diplomatiques entre Panama et les U.S.A. sont rompues et c'est alors que se pose la question du canal.

Un petit rigolo nommé Mansfield, leader de la majorité démocrate au Sénat américain préconise le percement d'un canal au sud du Mexique. Ce n'est pas une mauvaise idée, Monsieur le Sénateur, mais avez-vous pensé que le Mexique pouvait devenir brutalement « anti-américain » ? Non, la solution réaliste consiste à creuser un canal de San Francisco à Philadelphie. Comme cela, les Américains ne craindront plus les menées anti-yankees. Bien sûr, un canal de 5 000 kilomètres, ce n'est pas rien à creuser!!! Enfin, si vous avez la flemme, on peut vous « prêter » un dénommé Guy Mollet, question canal, il en connaît un rayon!!!

YE-YESOTERIQUE

Dans une récente déclaration au « Monde » (pas le « Libertaire », l'autre !) M. Robert Bordaz, directeur général de la R.T.F., affirme que « la R.T.F. accroît sans cesse son activité culturelle ». M. Bordaz ajoutait qu'il est « tout aussi absurde de diffuser des émissions sans public que des émissions qui atteindraient le public, mais en misant sur la vulgarité » et qu'il faut en conséquence, éviter et la vulgarité, et l'esotérisme...

Cela part d'un bon sentiment, mais hélas cela prouve de façon irréfutable que M. Bordaz n'écoute pas fréquemment la R.T.F. Il saurait alors que les défécations pompeusement baptisées « émissions » sont à la fois VULGAIRES et ESOTERIQUES. Car je maintiens que les onomatopées bruyantes du genre :

Yé-Yé Ouais-ouais

Si j'avais un marteau...

qui dégoulinent des ondes sont à la fois vulgaires et esotériques.

M. Bordaz, si j'avais un marteau... les crânes sensibles pourraient peut-être s'en plaindre...

A rebrousse-poil

par P.-V BERTHIER

Au cours d'une « table ronde » de journalistes à Radio-Luxembourg, le 10 janvier 1964, on a entendu exprimer diverses opinions sur le voyage du pape en Palestine. Les auditeurs ont pu observer que si les journalistes chrétiens — dont les avis ne furent pas exempts de réserves — traitèrent tous la question au point de vue œcuménique, c'est-à-dire universel, en revanche le représentant de la presse communiste, M. Garaudy, spécifia à plusieurs reprises qu'il se plaçait sur le terrain national, et que c'était au point de vue national que son parti tenait la perle du pontificat romain pour une bonne chose.

Ce n'est pas une des moindres confusions de notre époque que celle-ci : les nationalistes constituent une véritable Internationale (taxée de « cosmopolitisme » par l'extrême gauche), comme autrefois les familles régnaient toutes apparentées ; cependant que les internationalistes — témoin Krouchtchev interrogé par Guy Mollet et lui répondant : « Tolérer un autre parti en Russie ? Jamais ! Ce serait le parti de l'étranger ! » — entendent tous se placer sur le terrain de l'indépendance nationale et de la souveraineté idem ; à tel point qu'on avait envie de demander à M. Garaudy, journaliste communiste, le 10 janvier au soir, à Radio-Luxembourg : « Tout ce qui est national est donc votre ? »

Pour peu que ça continue, c'est chez les technocrates et les capitalistes qu'il faudra prendre des leçons d'internationalisme ; car internationalistes, quand cela les sert, ils le sont. Et ils ont bien raison, car, même au « point de vue national », c'est généralement bénéfique.

INTERNATIONALISME

Certes, il ne se passe pas de jour qu'on ne lise dans les petites annonces demandant des cadres : « Nationalité française exigée ». Sans doute pour éviter ce qu'on appelle l'espionnage économique, lequel, puni de mort parfois dans les pays de l'Est, n'est pas moins redouté — bien que moins rigoureusement poursuivi — dans nos pays de capitalisme libéral.

Pourtant, de plus en plus, des stages d'ingénieurs sont organisés entre industries de nations différentes. Des Argentins viennent en France, des Français vont en Pologne, il s'institute de fructueux chassés-croisés, un internationalisme qui n'a rien de prolétarien, mais qui joue un rôle fatalement unificateur. Il s'ensuit que l'on peut lire des choses de ce genre sous la plume de M. Vattaire, inspecteur général de l'industrie :

« L'échange d'expériences et d'idées entre les industriels, ingénieurs et techniciens de pays différents est favorable au progrès technique. Les entreprises, qui se prêtent le plus largement à de tels échanges, peuvent en attendre à moyen et long terme de sérieux avantages.

« L'esprit de concurrence et le souci corrélatif de défense contre les indiscretions possibles, tout en demeurant fort importants pour beaucoup d'entreprises, semblent appelés à faire place progressivement à un esprit d'émulation et au sentiment d'une solidarité plus affirmée sur le plan international. »

Vous avez bien lu : sur le plan international (et non : national, comme dit M. Garaudy). Vraiment, le monde est renversé !

Mais il se renversera encore bien davantage, et ses révolutions ne seront pas toujours le fait des prétendus révolutionnaires. Les secrets économiques sont voués à devenir celui de Polichinelle, comme ceux des anciens navigateurs portugais — seuls pendant cent ans à connaître le détroit de Timor — sont devenus le bien commun de l'humanité.

Les échanges mondiaux d'ingénieurs apporteront sûrement plus de progrès à la science que les pèlerinages des papes n'apporteront de lumière sur Dieu.

clins d'œil

ENFIN

M. Robert Lasserre est l'inventeur d'un appareil à rayonnement provoquant le sommeil.

M. Peyrefitte, après expérience personnelle, le déclare satisfaisant.

Dans l'art d'endormir le public, le ministre de l'Information a-t-il trouvé son maître ?

POURQUOI PAS ?

M. Hersant crée le Syndicat des Automobilistes, pour la défense de ceux-ci contre les abus du pouvoir.

Il lui arrivera certainement d'avoir à s'opposer à M. Hersant, député U.N.R. de l'Oise, et défenseur aveugle de la loi.

Pour arbitrer leurs conflits, on pourrait avoir recours à M. Hersant qui se chargerait de concilier les choses.

COUP BAS

La religion s'engage désormais dans la voie de la tolérance, nous affirme la Radio et la Presse.

Alors, avant ?

AINSI SOIT-IL

Le Dr Denoix a rendu son verdict : Naessens est un fumiste et ses remèdes sont inefficaces.

Vaïh qui est expéditif.

L'officalité du corps médical avait été moins prompt pour condamner le Stalino et la Thalidomide, parce que l'on ne pouvait pas se rendre compte avant un certain temps...

Mais alors ?

Le directeur de la publication, Maurice Laisant.

Imprimerie Centrale du Croissant 19, rue du Croissant - Paris (2^e)

L'ENFANCE EN CROIX DE GASTON LEVAL

Rien n'est plus douloureux et plus révoltant que le témoignage d'une enfance malheureuse.

Ici le récit d'un être sans défense, face à des adultes incompréhensifs ou tortionnaires est tel, que la lecture en est parfois intolérable.

L'auteur s'est attaché à la torture morale qu'agrément la torture physique et à l'état de passivité et d'envoûtement auquel la victoire se trouve soumise ; il nous fait vivre la lente révolte et le dégoût toujours incomplet vis-à-vis de celle qui fut son bourreau. Car c'est de sa mère qu'il s'agit, celle dont il pouvait tout attendre et qui fut pour lui le pire des êtres humains.

M. L.

SUCCÈS CONSIDÉRABLE A NANTES

Organisée par l'U.N.E.F. dans le cadre du cycle des conférences philosophiques et politiques la réunion sur le « vrai visage libertaire » a obtenu un succès considérable.

Dès l'ouverture, la salle se remplit de jeunes étudiants curieux de prendre contact avec une idée dont ils ne connaissent que la caricature et de nombreux spécialistes, des militants libertaires isolés dans la grande ville sont présents.

Combien sont-ils ! Plus de mille certainement et parmi eux, une immense majorité de jeunes.

Notre camarade Maurice Joyeux commence par définir ce que n'est pas l'anarchie. Il nous fait voir que le terrorisme n'est qu'un instant de l'histoire de toutes organisations brimées par les Etats centralisés et que, bien plus que l'anarchie, les religions et les nationalismes ont eu recours au terrorisme. Ensuite, il définit la morale du couple qui se cherche, ce qui n'a rien de commun avec la licence pour finir par évoquer l'anarchie « la plus haute expression de l'ordre ! »

Enfin, Maurice Joyeux nous trace un vaste dessin de la mutation des classes, de la convergence des régimes russe et américain qui se rejoignent après une mutation intérieure dans une super-classe bureau-technocratique, qui peu à peu remplace la classe capitaliste classique.

Enfin l'orateur trace le contour d'une société sans classes. Il préconise la révolution sociale. Il explique, en citant Pierre Besnard, le rôle des syndicats en période révolutionnaire.

Constamment applaudi, il met en garde l'auditoire contre l'évolution des techniques. « Un jour, s'écrie-t-il, après avoir superlévisé les objets, on s'attaquera alors à l'Homme qu'on façonnera à la mesure d'un gigantesque hallucinant. »

Seule, l'anarchie peut préserver cette merveilleuse petite machine qu'est l'homme, dénominateur commun à tout ce qui existe dans l'univers. Une pas de contradictoires dans cette réunion, mais de multiples questions émanant de jeunes étudiants qui veulent surtout savoir par quel on remplacera l'Etat et l'autorité dans une société anarchiste.

Une multitude de questions sont posées. Joyeux y répond de façon précise sur l'Etat, en commentant le « Monde nouveau » de Pierre Besnard. En parlant de l'autorité, il fait une délimitation claire entre l'autorité aveugle et la compétence dans l'accomplissement d'une fonction qui consiste à distribuer des tâches et qui est un travail comme un autre.

Réunion magnifique qui démontre aux jeunes intellectuels et aux travailleurs nantais que la pensée libertaire est bien vivante.

Un militant nantais.

VIII. PRINCIPES D'ORGANISATION ANARCHISTE

par Maurice FAYOLLE

Il y a deux façons de concevoir un groupement collectif d'hommes (1).

Le premier se situe sur le plan affinitaire : des individus ayant les mêmes préoccupations ou le même idéal se réunissent pour **confronter** leurs expériences personnelles. Que ce soit pour adorer une divinité commune, pour célébrer un rite commun ou pour converser sur une pratique commune, vulgaire ou artistique, ces groupements se caractérisent par leur aspect contemplatif : ils sont essentiellement de type ésotérique et n'ont d'autre objet que le **témoignage**. Il est bien évident que de tels groupements n'ont besoin en aucune manière de structures organisationnelles.

Il en va tout autrement lorsque des hommes se groupent, non plus pour témoigner, mais pour **agir**. L'organisation devient alors une nécessité, hors de laquelle ne se justifierait pas le rassemblement. Car il ne s'agit plus de porter le témoignage d'un certain mode de vie, de distraction ou d'idéal, mais d'**agir collectivement** pour réaliser un programme préalablement élaboré en commun. Pourquoi ces hommes se groupent-ils pour engager une action déterminée ? C'est pour la raison qu'ils estiment indispensable d'unir leurs efforts qui, dispersés, ne seraient d'aucune efficacité.

C'est ainsi que se trouve introduite dans la notion de groupement — d'organisation — l'une de ses valeurs fondamentales : l'efficacité. Je dis bien l'une des valeurs fondamentales et non la valeur unique : en aucun cas, elle ne doit éliminer à son seul profit d'autres valeurs tout aussi indispensables et dont je parlerai tout à l'heure. Cependant, l'efficacité reste la raison même pour laquelle des hommes unissent leurs efforts au lieu d'agir en ordre dispersé : elle représente donc la pierre angulaire de toute organisation, qui, en son absence, n'aurait de raison.

A partir du moment où des hommes se réunissent pour promouvoir une action offensive dont le but est de peser sur les événements et, si possible, de les infléchir dans une direction déterminée, le groupement prend un caractère **spécifique**, c'est-à-dire qu'il se définit clairement par rapport aux autres groupements sociaux parallèles ou adverses. Cette

spécificité s'exprimant dans le sens d'une transformation sociale, le groupement anarchiste prend donc nécessairement un caractère révolutionnaire.

L'efficacité étant la raison même de l'existence d'un groupement orienté vers l'action, il convient d'admettre les **moyens** de cette efficacité. Posons le problème. Des hommes se réunissent pour agir en commun, mais ces individualités n'ont pas toutes exactement la même pensée, la même optique, les mêmes réactions. Il convient donc d'élaborer un certain nombre de règles communes qui seront l'expression **moyenne** de l'ensemble et que chaque adhérent s'engagera à respecter. Ces règles communes constitueront les structures de l'organisation. Et ainsi apparaît la seconde valeur du groupement : la discipline librement consentie.

Efficacité et discipline librement consentie, la première étant la raison du groupement, la seconde son moyen, telles seront les deux valeurs de base de toute organisation. Mais cette base serait incomplète — non libertaire — si l'on n'introduisait pas une troisième valeur, dont l'absence rend étouffante l'atmosphère des organisations autoritaires : la **liberté**. En effet, ceux qui — et c'est le cas des anarchistes — se refusent à admettre la fameuse maxime : la fin justifie les moyens — maxime au nom de laquelle ont été commis les plus monstrueux crimes sociaux de l'Histoire — ceux-là ne peuvent conférer à la seule efficacité une valeur absolue. La fin pour laquelle luttent les anarchistes — l'instauration d'une société d'hommes libres — ne saurait être poursuivie avec des moyens qui seraient la négation de cette fin. D'où la nécessité, absolue celle-là, de maintenir à tous les niveaux et dans toutes les circonstances, les conditions du libre examen et de la libre discussion — liberté d'expression qui permet de redresser les erreurs et dont l'absence précipite inévitablement toute organisation dans les miasmes mortels du sectarisme et du dogmatisme.

Nous avons maintenant réuni les éléments essentiels d'une organisation anarchiste : l'efficacité, valeur de raison, la discipline, valeur pratique, et la liberté, valeur morale. Il reste, passant de la théorie à la réa-

lité, à transposer ces définitions dans les faits.

Dans un article antérieur (2), j'ai imaginé la société autoritaire sous la forme d'une pyramide, c'est-à-dire constituée par un sommet et une base, la société libertaire sous la forme d'un cercle, c'est-à-dire constituée par un centre et une périphérie. L'organisation anarchiste se présente sous le même aspect et fonctionne de manière identique.

Dans ce cercle, la périphérie représente les adhérents, le centre, les Congrès. Emanation directe des adhérents qui s'y trouvent représentés par leurs délégués, les Congrès se réunissent, non pour se livrer à de simples confrontations, mais pour prendre toutes les décisions que commande la vie de l'organisation : ils sont donc **souverains**. Lorsque, le Congrès terminé, les délégués refluent du centre vers la périphérie pour rejoindre leurs groupes respectifs, ils laissent en place, au centre, un organisme dont la tâche ne sera pas de **décider**, mais d'**exécuter** les décisions adoptées par le Congrès, seul habilité à les prendre. L'organisme central qui demeure en place n'est donc pas autre chose qu'un congrès miniature permanent, expression du Congrès global annuel, lui-même expression des groupes qui constituent l'organisation. On conçoit qu'une telle organisation écarte tout danger de centralisme et d'autoritarisme. A condition, évidemment, que les Congrès fassent réellement leur travail.

Enfin, lorsque des thèses opposées restent en présence, le Congrès doit nécessairement faire un choix. Et ce choix, il ne peut le faire qu'en procédant à un **vote**. Il y a des tabous et des superstitions dont le mouvement anarchiste doit absolument se débarrasser s'il veut faire surface et s'élever des stériles controverses sur la « pureté » des principes. L'obsession anti-votarde est de celles-ci. Il faut faire une distinction entre l'inutile participation aux foires électorales du marais politique et la nécessité qu'exige la vie de se déterminer en toutes circonstances. Pas plus sur le plan futur de l'organisation d'une société libertaire (3) que sur celui, immédiat, de l'organisation d'un mouvement, on ne peut se passer d'un moyen de choisir, son refus entraînant l'immobilisme et la stagna-

tion. Or, il n'existe pas d'autres méthodes de procéder à un choix, dans un groupement collectif, que de recourir au vote, dont le résultat fait ressortir une majorité et une minorité.

Mais il est bien évident, et nul ne le contestera, que le nombre ne confère pas à la majorité une vertu d'infaillibilité. Celle-ci peut fort bien se tromper : je ne le nie en aucune manière et je réponds seulement qu'il vaut mieux risquer l'erreur en agissant que de ne pas agir par crainte de se tromper. Et si erreur il y a eu, c'est au Congrès suivant, tout aussi souverain que le précédent, de la redresser.

Encore faut-il pour cela que la minorité puisse faire valoir ses arguments. Il est donc une règle précise à observer dans une organisation anarchiste, faute de laquelle il peut y avoir efficacité et discipline, mais pas de liberté. Cette règle se décompose en deux points :

Premièrement : la minorité ne peut, en aucun cas, au nom d'une fausse discipline (celle de la caserne) être tenue d'appliquer les décisions prises par la majorité : celle-ci et celle-ci seulement est responsable de leur application. Par contre, la minorité s'interdit (et la il s'agit d'une discipline vraie) de faire obstacle aux décisions prises majoritairement en Congrès. Elle se réserve seulement le droit et la possibilité de faire basculer cette majorité à son profit.

Deuxièmement : pour que cette dernière proposition soit une réalité pratique, il faut que la minorité (serait-elle même constituée par un seul individu) puisse s'exprimer librement dans toutes les instances et tous les organes du mouvement, sans que la majorité puisse le lui interdire sous quelque prétexte que ce soit.

Voilà, dans ses grandes lignes, ce que devrait être une organisation anarchiste valable, sérieuse, agissante. Solidement charpentée sur ces trois valeurs de base : l'efficacité, la discipline librement consentie et la liberté (et, bien sûr, en outre, dotée d'un programme cohérent et positif), elle pourrait alors hardiment se tourner vers l'avenir...

(1) Voir articles précédents.
(2) Voir article « L'Organisation Sociale ».
(3) Voir « Le Monde Nouveau », de Pierre Besnard.

SUR LA DÉFINITION DE L'ÉTAT

Opinion marxiste sur l'Etat

Dans le « Monde Libertaire » de janvier, j'avais tenté de mettre en valeur la contradiction entre la conception marxiste de l'Etat et l'existence d'un Etat Ouvrier. Malheureusement le manque de place nous avait amené à supprimer les conclusions. Notre intention sera donc, dans cet article de les reprendre et de les approfondir. En effet, il est nécessaire d'éclairer le lecteur sur nos intentions : ce que nous recherchons n'est une définition de l'Etat qui traduise la notion d'Etat dans toute sa réalité. Donc le fait d'avoir démontré cette contradiction, ne peut nous faire avancer que si nous tirons de nouvelles conclusions, conclusions qui dépasseront obligatoirement le cadre de la définition marxiste.

Ces conclusions sont de deux ordres :
1° On ne peut établir une définition de l'Etat sur les seuls rapports BOURGEOISIE-PROLETARIAT ;
2° Tout Etat créé, fortifié ou renfloué une classe sociale. Sur ce dernier point les marxistes ne nous surprenent évidemment pas. Nous pouvons lire dans les cahiers de

l'Ecole Elémentaire du Parti Communiste Français, une définition de la « Dictature du prolétariat » qui cependant laisse entière toute l'ambiguïté de cette fausse solution qui a pour nom « Dictature du prolétariat » :

« La dictature du prolétariat institue une démocratie réelle, sans précédent pour le peuple. »

« La dictature du prolétariat est basée sur l'alliance étroite de la classe ouvrière avec les paysans et les masses laborieuses. »

Une telle définition en effet ne peut qu'accentuer la contradiction. Cependant la notion nouvelle, et c'est là que repose tout le problème de la nouvelle classe dirigeante en U.R.S.S., est l'apparition de la notion de prolétariat. En effet d'après cette définition : c'est le « Prolétariat » qui assume le pouvoir d'Etat.

Ceci d'ailleurs est exprimé comme une des tactiques primordiales du Parti bolchevick :

« Le pouvoir d'Etat aux mains d'une classe, aux mains du prolétariat peut et doit devenir un instrument pour attirer

aux côtés du prolétariat les masses laborieuses non prolétariennes, un instrument pour conquérir ces masses, pour les détacher de la bourgeoisie et des partis petits-bourgeois » (LENINE : Les élections à l'Assemblée Constituante et la Dictature du prolétariat).

Ainsi donc apparaît clairement le but des marxistes : instaurer la dictature d'une minorité qu'ils affublent du nom de prolétariat. D'ailleurs lénine dans la même brochure situe exactement la composition de cette minorité. A l'issue des élections de 1917 il déterminait ainsi cette « avant-garde », 40 % des électeurs de la Russie du Nord (Arkhangelsk, Vologda, Petrograd, Novgorod, Pskov, Livonie) ; 44 % des électeurs des gouvernements de Moscou, Vladimir, Riazan, Toula... ; 44 % des électeurs de la Russie de l'Ouest, ainsi que 38 % des soldats et marins. Bien entendu il ne s'agit là que des régions où les bolcheviks avaient une importance relative. Ils obtenaient environ 6,2 millions de voix ; les socialistes révolutionnaires obtenaient 5,5 millions de voix. De tout cela il faut évidemment dire que dans les autres ré-

gions les bolcheviks obtenaient à peine 2 millions de voix et les socialistes révolutionnaires 9 millions de voix. On arrive donc d'une part à 8,2 millions et d'autre part 14,5 millions (sans tenir compte des voix allant aux mencheviks, aux socialistes nationaux : polonais, finlandais... et de l'abstention politique préconisée par de nombreux révolutionnaires.)

On pourrait de même établir des rapports identiques pour les « démocraties populaires » (cf « Coup de Prague » et la Chine).

Le développement ultérieur de l'Etat soviétique montre à quoi a bien pu se réduire cette minorité : élimination des Soviétiques, élimination des syndicats, purges staliniennes et purges anti-staliniennes...

Partant de ce « prolétariat » qui n'est pas un, en arrive à cette minorité qui joue le rôle de la défunte bourgeoisie.

Nous essaierons de définir dans notre prochain article le rôle de cette nouvelle classe dirigeante.

(A suivre.)

Julien STERN.

A travers les mystifications du 20^e siècle DU CULTE DE L'AUTOMOBILE A LA RELIGION DU COSMOS

La mort des vieilles religions appelle la propagation de nouvelles croyances parfois plus aberrantes encore. Ainsi en fut-il quand l'empire romain à son apogée fut suivi par la prolifération des cultes bizarres venus d'Orient, qui peu à peu détrônèrent l'importante religion classique dans le cœur des hommes, puis dans les célébrations officielles. Le besoin de croire (ça se chante même en yé-yé) et d'espérer, fut-ce de la façon la plus irrationnelle, est de tous les temps et de toutes les civilisations. Les masses souffrantes le ressentent au plus haut point et les États ont intérêt à diriger cette soif vers des satisfactions inaccessibles, à organiser l'aliénation. C'est le but séculaire des religions que de faire prendre patience, oublier les réalités, les « dépasser » dans un rêve sublime et lointain.

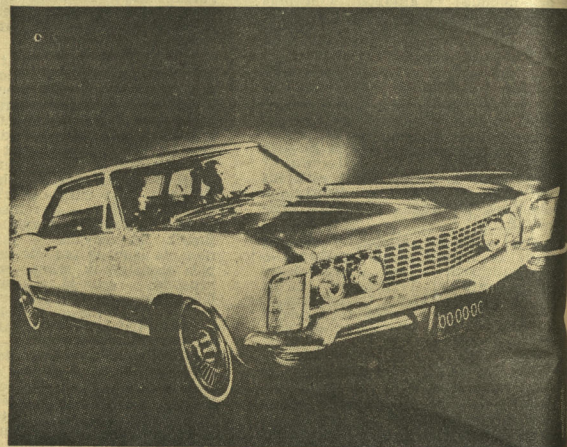
Le christianisme, on le sait, dut sa fortune d'abord à l'annonce de l'imminence de la fin du monde, du Jugement dernier, de la Grande Communion ; ce qui était déjà une transposition de la recherche d'une société juste, propre à tous les révolutionnaires de l'antiquité, de Spartacus à Judas Iscariote. Imminence sans cesse reportée jusqu'à l'An Mil et l'An Quarante, mais toujours annoncée. Et puis dans la société stabilisée et devenue chrétienne — stabilisée dans la permanence de l'exploitation — l'espoir fut sagement reporté à la vie future, la plus importante bûche sûre, et il fallut réinventer le paradis, puis l'enfer, le purgatoire, etc. Cet opium en s'édulcorant perdait de son attrait et la déchristianisation, avec ou sans les démonstrations populaires de 1793, devint à son tour un phénomène de masse.

LA RELIGION DE LA TERRE TUÉE PAR CELLE DE LA PATRIE

D'où l'urgence pour les exploités de trouver un substitut aux vieilles croyances. « Il faut une religion pour le peuple », avait prévenu Voltaire. Quelle est donc cette religion moderne ? La plus naturelle, déjà déclinée dans de nombreuses manifestations chrétiennes, était celle affirmée par la devise maçonnique « Liberté, Egalité, Fraternité », celle qui annonce la démocratie, le socialisme, le communisme, la société enfin juste mais sur terre. Et tout de suite « Egalité maintenant », clamait les Noirs américains en 1963. Espérance éminemment explosive qui engendre les grandes révolutions. L'antidote subtil à cette foi fut trouvée par la bourgeoisie pendant la révolution française. C'est la religion de la patrie canalisant les masses vers les frontières nationales comme le christianisme médiéval les avait canalisées vers le borberron des croisades. Cette religion rétablissait la notion du sacré, introduisait le devoir aveugle, imposait le sacrifice en inventant la conscription obligatoire. Elle eut bientôt ses hymnes obscurs et ambigus (la Marseillaise par exemple ou *Deutschland über alles*) ses emblèmes magiques (drapeau), ses saints (Jeanne d'Arc), ses héros « morts au champ d'honneur », ses pèlerinages (Donauwert), ses autels (monuments aux morts), ses cérémonies rituelles (salut aux couleurs, dépôt de gerbes, ranimation de la flamme, etc.), ses amulettes (médailles), ses

prédicateurs professionnels (militaires et hommes politiques) et ses militants laïcs (médailles, anciens combattants...). Et par-dessus le tout, l'image idole de la Nation mère guerrière menant ses enfants à la mort. Cette funeste religion fut assez puissante pour infester le monde entier pendant un siècle et demi, au cours duquel armées nationales et guerres de masses remplacèrent les armées de métier et les guerres en dentelle. La France, innovatrice en la matière, fut saignée à blanc la première par ces combats (guerre de la Révolution et de l'Empire) dix fois plus meurtriers que les anciens. Mais on sait que cet exemple ne découragea pas et mena par émulation jusqu'aux grandes hecatombes mondiales (50 millions de morts au moins pour 1939-1945).

Cependant la religion de la patrie, suffisamment forte au début de la grande flambée d'hostilités, se révélait vite insuffisante pour maintenir le tonus général en période calme. Et le XIX^e siècle vit parallèlement s'établir la religion du progrès. Fils du culte de la Raison, le culte de la Science eut ses prêtres (Enfantin...), ses grands prêtres (Auguste Comte) et ses archétypes héroïques (le Savant). Il eut ses belles promesses : l'abondance et le bonheur universel. « Le bonheur est une idée neuve en Europe », avait déjà entrevu Saint-Just. Il eut ses visions (Jules Verne), ses grandes émotions (découvertes et records) ses manifestations de puissance gratuites comme la Tour Eiffel, ses griseries même (aller très vite, très haut, etc.). Et l'entrée de l'humanité dans le paradis promis présentait l'avantage d'être sans cesse retardée par les grands sacrifices offerts à l'autre religion, celle de la patrie.



LA RELIGION DE LA SCIENCE AU CULTE DE L'AUTO

Puis, quand même, vint avec le XX^e siècle l'ère de la production de masse, de la fabrication en série à faible coût, de la vente à crédit du Fordisme. Le confort devenait peu à peu accessible aux masses et les masses étaient considérées non plus seulement comme main-d'œuvre de production mais comme marché de consommation. L'américanisme gagnant l'Europe est proposé au reste du monde. Les masses sont invitées, sollicitées d'entrer dans une ère d'abondance où l'on voit poindre l'« Affluent Society », société où affluent appareils ménagers, « gadgets » automobiles. Bonheur à portée de la main ou renforcement de l'exploitation et de l'aliénation par soumission aux monopoles économiques et publicitaires !

Du moins les satisfactions sont-elles matérielles, tangibles, accessibles immédiatement. Déjà l'automobile chasse le manœuvre, les syndicats tentent d'imposer la réduction des temps de travail. Et les sociologues et organisateurs, tournés vers l'avenir, annoncent à l'horizon la « civilisation des loisirs » relayant la « civilisation du travail ».

Certes, des millions d'hommes ont obtenu leurs congés payés, puis leur allongement ; ils peuvent, un peu, sortir des murs gris des villes. Des pays entiers cessent le travail à trois heures de l'après-midi (mise à part la France vouée au culte de la table

et attachée à célébrer le sacro-saint et absurde repas de midi). Mais surgit une question : Que faire du temps libre ?

Que peut désirer, espérer, rechercher, attendre, disons l'Américain moyen entouré des mille « gadgets » que lui vaut le capitalisme ambiant. Pour quoi se passionner, à quoi rêver si l'on a les biens de ce monde ? Bien sûr il y a le bricolage et les collections de boîtes d'allumettes, les innombrables « hobbies » des Américains. Et aussi, toujours si les sociétés de bienfaisance meurent, les sectes religieuses prolifèrent dans la désintégration de la bonne parole. Reste le rythme des danses nouvelles apparaissant tous les cinq ans (twist, rock, bop, jitterbug, swing, etc.), tant qu'on est jeune, puis les soporifiques excitants des jeux du cirque, du stade et du ring. L'hypnose des salles obscures et de la TV, et l'impénétrable guimauve de la presse du cœur, du sport, des faits divers, de la vie des stars et principes ; et pour ceux qui peuvent lire sans dessin le « polard », envers l'ivide d'une vie miteuse où l'homme de police fait figure de héros.

Mais, transcendant tout cela, l'automobile. L'automobile qui seule confère luxe, puissance et volupté. L'auto, symbole du standing social et qu'il faut faire scintiller, grossir, changer. L'auto qui donne la grisurie de la vitesse, permet d'écraser et distancer les autres. L'auto qui transforme l'homme en conducteur égal et fraternellement grossier entre tous les conducteurs. L'auto divinité, aux formes changeantes et multiples, dont on connaît et compare les métamorphoses, avatars et mutations. L'auto objet de rêves infinis et de discussions passionnées, et qui fait partir chacun à l'univers de la technique. Technique convoitée, caressée, entretenue, maîtrisée au moins par le volant et l'accélérateur. L'auto sur tout secteur essentiel de l'industrie où confluent toutes les branches :

UN ARTICLE DE HENRI ROLAND

sidérurgie et mécanique, caoutchouc et plastique, électricité et pétrole, travaux publics et assurances, etc., etc. L'auto qui fait vivre une part grandissante de la population par sa fabrication, sa vente, son entretien, sa circulation. L'auto, bien sûr, source de profit des plus grandes sociétés, baromètre des affaires et symbole, par la vitalité des marques célèbres, de la grandeur des nations.

Alors que seuls les riches des siècles passés vivaient pour leurs chevaux et leurs équipages, aujourd'hui de quoi parler l'ouvrier et le bourgeois sinon de l'auto devenue but de leur existence ! Car il y en a pour tous, depuis la Cadillac en or massif ou la DS « différente des autres » à laquelle rêve un président jusqu'à la plus petite 1 CV ou la guimbarde d'occasion. Et pour ceux qui sont trop jeunes pour choisir dans cette gamme, il y a les pétroleuses qui font encore plus de bruit.

DIEU, CÉSAR ET TRIBUN EN UNE SEULE PERSONNE

Cependant une partie du monde semble encore échapper au culte de l'auto : ce sont les pays de l'Est, très faibles producteurs et utilisateurs de voitures particulières. L'U.R.S.S., avec ses 200 millions d'habitants, ne produit que 150 000 voitures par an, soit moins que l'Australie avec ses 10 millions de citoyens, beaucoup moins que le Japon dont la production a démarré depuis quelques années, ou même qu'une marque européenne moyenne comme Simca. Avec un parc automobile de 600 000 unités, l'U.R.S.S. avait, en 1961, cent fois moins de véhicules en circulation que les Etats-Unis, dix fois moins que la Grande-Bretagne ou la France, deux fois moins que la Suède, à peu près autant que la Belgique ou Cuba.

Le sous-développement automobile dans un pays où la religion de la Science et du Progrès arrache des accents lyriques aux statistiques de production, est naturellement expliqué. D'abord, on produit quand même des voitures et même des modèles aussi hideusement surchargés de chrome qu'en Amérique, la ZIS, par exemple. Les utilisateurs de ces modèles ont même le privilège unique de rouler sur une bande spéciale au milieu de la chaussée. Mais les masses ne sont pas encore admises à pratiquer le culte pourtant matérialiste de l'auto. La voiture particulière développe l'individualisme et revient trop

cher. Les transports en commun ne sont pas faits pour les chiens. Ceci est logique non irréfutable. Mais alors que proposer aux hommes ?

Autour de 1917, le puissant mythe — pour parler comme Georges Sorel — de la Révolution l'emportait avec la vigueur que l'on sait sur la vieille religion des Tsars de l'Orthodoxie et de la Patrie. L'émancipation des hommes et des classes frayait la voie à la société égalitaire du Soviet libérant l'énorme potentiel créateur du peuple et préparant l'abondance. La deuxième phase fut celle du détournement et de l'écrasement des Soviets (Kronstadt) par l'Etat, le Parti, l'Armée ; ce fut celle des déboires du désenchantement : l'abondance s'éloignait, la fraternité égalitaire était morte, le peuple asservi, souffrant et à nouveau muet. En recours à la religion du Progrès et de la Technicité s'imposa avec les plans quinquennaux, la collectivisation agraire forcée, la grande terreur stalinienne (1937) avec les rites sinistres des procès de Moscou et les millions de sacrifices des camps de travail. En même temps réapparurent les plus vieilles cultes et les plus éprouvés. Celui du Chef d'abord, du surhomme génial aux honneurs divins :

« ET STALINE pour nous est présent pour demain
ET STALINE dissipe aujourd'hui le malheur
La confiance est le fruit de son cerveau d'amour
Car la vie et les hommes ont élu STALINE
Pour figurer sur terre leur espoir sans horribles... »

Paul ELUARD,
Cahiers du communisme,
janvier 1950.

« O Grand STALINE, O chef des peuples
Toi qui fais naître l'homme
Toi qui rayennes les siècles
Toi qui fais fleurir le printemps
Toi qui fais vibrer les cordes musicales
Toi splendeur de mon printemps, toi
Sois-il refait par des milliers de cœurs... »

Louis ARAGON,
Cahiers du communisme,
Mars 1954.

Ce « culte de la personnalité », comme on le désigne officiellement là-bas,

depuis 1956, ne suffisant pas, au césarisme s'ajouta la restauration de l'idolâtrie patriotique :

« Durable est l'union des libres républiques
Scellée à jamais par la Grande RUSSIE,
Gloire à toi ma PATRIE ! Gloire à toi,
libre terre
Nos bras, de nos fils forgeront les destinées,
Et nous mènerons la PATRIE à PHON-
NEUR !
Drapeau soviétique, drapeau populaire
Contais le pays de victoire en victoire ! »

Hymne officiel de l'U.R.S.S.

Puis l'exaltation des Tsars (Ivan le Terrible, Pierre le Grand) et des généraux d'ancien régime (Souvorov, Koutousov...) n'étant elle-même pas assez rentable on fit appel à partir de l'invasion allemande à la vieille religion orthodoxe et Dieu, Jésus, Marie et les popes furent mis à contribution (tandis qu'était dissoute la ligue des Sans-Dieu). La mort de Staline marqua un retour à des stimulants plus matériels : promesse de l'augmentation de la production, des biens d'usage courant, attention portée au niveau de vie des masses (1). Mais malgré les efforts de l'équipe Malenkov, puis de Khrouchtchev, les perspectives de « Socialisme beurré » restaient lointaines. Et l'on avait tant de fois déjà promis le « pain gratuit »...

LES YEUX TOURNÉS VERS LE CIEL OU VERS L'OUEST

Enfin fut découvert le Cosmos ! Les sommes fabuleuses englouties par l'Etat dans la recherche spatiale portaient leur fruit. L'U.R.S.S. lançait le premier satellite, le premier cosmonaute était russe : en une compétition portant sur une dizaine d'années, l'U.R.S.S. battait les Etats-Unis de quelques mois. Les deux couronnaient l'entreprise. Religion de la Science et religion de la Patrie proclamaient la supériorité du « Socialisme » sur le « Capitalisme ». Le régime n'avait donc pas fait faillite.

Un enthousiasme savamment orchestré provoquait aux Russes que malgré l'absence d'autos et d'appareils ménagers, ils étaient supérieurs aux Américains (2). Puisque l'on est capable de construire des fusées, on

pourrait bien faire autre chose aussi. Et, qui sait ? le reste suivra. L'humour qui est la forme la plus populaire de résistance au bourrage de crâne régressait. « Comment se fait-il que mes chaussures neuves prennent l'eau, alors que nous envoyons des fusées dans la Lune ? » écrivait un lecteur à son journal. « Où est ton papa ? — Dans le cosmos. Quand sera-t-il de retour ? — Dans quarante-cinq minutes — Et ta maman ? — Je ne sais pas, elle fait la queue chez le boucher... »

Ce qui compte, c'est la jeunesse. Le Régime mise sur elle et oriente délibérément ses rêves vers d'autres mondes. « Le ciel est grand, on y place tout ce qu'on veut », disait Zoubert. Les dirigeants soviétiques y placent héroïsme et bonheur inconnu. « Zafra mi poleidim na lounou ; De-cain nous irons dans la Lune », fait-on chanter aux jeunes, en espérant que, les yeux perdus dans le ciel, ils prêteront moins attention aux difficultés d'ici-bas. Comme si l'espace délivrait de l'aliénation. Comme si un homme en situation d'apesanteur cessait d'être un exploité.

Le vice du système, c'est que les frontières, même les plus hermétiques, arrêtent mal les croyances. Malgré la religion officielle du Cosmos, le culte de l'auto, par exemple, fait quand même des millions d'adeptes à l'Est. Adeptes d'autant plus fervents que la divinité est inaccessible. Malgré tous les lunkis ou vénusiks, les Russes continuent à rêver d'une auto qui leur coûterait moins de dix ans de salaires cumulés ; et les jeunes tout simplement d'un scooter. Les images de l'Occident cheminent d'elles-mêmes, malgré toutes les diatribes contre les pantalons étroits ou le jazz.

De part et d'autre du rideau de fer, deux mondes s'observent, mais le fait est que celui qui observe l'autre avec le plus d'envie c'est l'Est. C'est l'Est qui se met peu à peu aux modes, aux mythes, aux rêves de l'Ouest. C'est de l'Est, l'exemple de Berlin l'a prouvé, que l'on tente le plus de s'échapper. Il n'est pas d'ailleurs réjouissant en soi que la mode de la cravate et du yé-yé l'ait emporté partout sur l'engouement pour la chemise russe et les chants révolutionnaires. Car si l'Est n'a plus grand attrait, c'est bien parce qu'il a définitivement l'image socialiste de la liberté et du bonheur.

(1) En Europe s'entend, car en Asie, prévaut encore l'éthique stalinienne :

« Le soleil se lève à l'Est.
La Chine a produit un MAO TSE TOUNG.
Il profèrera des bénédictions pour le peuple.
Abyaya, du peuple il est le grand sau-
veur ! »

(2) Il serait intéressant de préciser le sens psychanalytique de toutes ces fusées tendues vers la Lune ou Venus dont l'imagerie soviétique est si riche. Il y a là dedans un contenu sexuel inconscient qui n'est pas sans rappeler la naïve gaucherie de certaines séquences de Melies. La religion du Cosmos fera-t-elle appel aux ressorts virils autant que le christianisme utilisa l'image ancienne de la maternité (déesse mère) ?



DIPLOMATIE CHINOISE ET FINANCE INTERNATIONALE EN AFRIQUE NOIRE

Le récent voyage en Afrique Noire du Premier ministre de la Chine Populaire ne va pas manquer de contribuer au renforcement du « prestige chinois » et, paradoxalement, d'accroître l'étendue de l'échec de l'action soviétique. Il m'a paru intéressant de dégager quelque peu les formes d'aides et d'actions qui, concurremment ou non, transforment l'Afrique.

Indépendamment des réalisations de l'O.N.U., les Africains disposent actuellement de l'aide :

- Des anciens pays colonisateurs ;
- De l'U.R.S.S. ;
- Des Etats-Unis ;
- De la Chine Populaire.

I. - Les réalisations de l'O.N.U.

L'aide de l'O.N.U. prend des formes variées qui vont des prêts à long terme à la formation de techniciens.

— En 1945, le Fonds Monétaire International crée une banque, la BIRD, destinée à assurer une assistance financière et technique à tous les Etats africains, à l'exception, actuellement, de la R.A.U. et de l'Afrique du Sud.

— En 1956, l'I.F.C. (International Finance Corporation) est mis sur pieds pour compléter les capitaux privés destinés à des financements industriels.

— En 1960, on assiste à la création de l'I.D.A. (International Development Association) destinée à compléter l'action de la BIRD et offrant des conditions de prêts remboursables en cinquante ans.

Il faut ajouter à cela le Fonds spécial de l'O.N.U., institué en 1958, pour finan-

cer les plans de développements, les études, les recherches et la formation de cadres techniques.

II. - L'aide des anciens colonisateurs

C'est une aide bien souvent destinée à soutenir et à sauvegarder les intérêts privés que ces Etats ont conservés chez les ex-colonisés et aussi, toute peine méritant salaire, à récompenser les nouveaux despotes africains de leur « compréhension ». Les sommes ainsi versées par la Grande-Bretagne, la Belgique, la France sont considérables. En 1962, la Belgique accordait un « prêt » de 66 millions de dollars à ses ex-colonies. La même année, 1 500 millions de francs furent alloués par la France, dont 80 % à titre de dons.

III. - L'action américaine

Les Etats-Unis sont lourdement handicapés du fait du climat de ségrégation, d'inégalité raciale et de la condition des Noirs américains. Et ni le fait d'avoir littéralement « inondé » l'Afrique d'experts (totalement inexperts aux questions africaines d'ailleurs !) ni l'ouverture de nombreux « centres culturels » n'ont pu surmonter ce handicap. Toutefois, l'aide officielle, indépendamment des importantes participations américaines dans les affaires industrielles et minières, a dépassé un milliard et demi de dollars de 1946 à 1961.

IV. - L'action soviétique

A la lumière des récents événements, on peut affirmer que les dirigeants africains

ont été beaucoup plus fascinés par les méthodes du totalitarisme soviétique que par la doctrine marxiste. Ce système permet en effet aux équipes actuellement au pouvoir de se maintenir grâce à un appareil policier puissant et efficace.

Malgré le soutien financier accordé aux extrémistes africains, malgré l'infiltration communiste dans quelques syndicats, l'action soviétique se solda par un échec. N'oublions pas que dans la plupart des Etats africains le parti communiste a été interdit, même lorsqu'un « parti unique » n'a pas encore été institué. De plus en plus, l'action soviétique se borne à des échanges (en 1960, 275 millions de roubles).

V. - L'action chinoise

L'U.R.S.S. a atteint un niveau économique qui semble, à juste titre, inaccessible aux Africains en admiration devant les méthodes chinoises d'investissement humain. La Chine a su habilement exploiter ce courant admiratif et n'a pas eu beaucoup de mal à démontrer que les méthodes occidentales faisaient appel à une « mécanisation trop poussée » et que le procédé consistait à utiliser au maximum la main-d'œuvre dans les pays sous-développés, donnait, au meilleur prix, d'excellents résultats.

N'oublions pas aussi que des relations amicales et des échanges entre la Chine et l'Afrique eurent lieu depuis le II^e siècle jusqu'au XVII^e siècle, époque à laquelle ces contacts furent rompus du fait de l'invasion occidentale. Les Africains ont

certes, sur le plan économique, beaucoup plus de points communs avec les Chinois qu'avec les Soviétiques et la souplesse tactique des agents chinois convient mieux à « l'âme » africaine que la rigidité doctrinaire des Soviétiques.

Radio-Pékin émet chaque jour un programme de dix heures destiné exclusivement à l'Afrique, où les thèmes suivants sont fréquemment traités :

— Exemple économique, culturel et social de la Chine ;

— Libération de l'Afrique et nécessité de refuser toute aide impérialiste ;

— Adhésion de la Chine à toute tentative d'émancipation africaine.

Il est donc indéniable que l'Afrique Noire est actuellement en plein bouillonnement, en pleine gestation. Il est tout aussi certain que les méthodes chinoises exercent une véritable fascination, pas tellement sur ceux qui, dans l'ombre, préparent la relève des gouvernements néo-colonialistes. On ne peut que regretter la voie dans laquelle s'engage un continent aux possibilités considérables, mais il est permis d'espérer que l'Afrique saura briser le cercle du nationalisme et du totalitarisme et s'apercevra que le « socialisme chinois » ou le « socialisme africain » ne sont que des leurrés. Alors peut-être, mais alors seulement, l'Afrique donnera-t-elle une nouvelle et irrésistible impulsion au véritable socialisme, au socialisme libertaire...

Gérard SCHAAFS.

Scènes de la vie au Canada

Un de nos abonnés de Montréal nous envoie le texte ci-dessous, paru dans le courrier des lecteurs du quotidien d'expression française « La Presse » sous le titre « L'ouvrier plus mal traité ici qu'en Europe ». Amis lecteurs, êtes-vous persuadés que les pratiques qui y sont dénoncées ne se rencontrent pas en Europe occidentale ?

Je viens commenter une lettre récemment parue dans cette page, écrite par un Néo-Canadien que je juge d'origine française et dont j'ai oublié ou le nom ou le pseudonyme. Bien que né au pays, j'ai vécu trois ans en Europe, où il est vrai je n'ai pas eu à travailler et je l'approuve quand il écrit que nos ouvriers sont exploités et que les travailleurs européens n'accepteraient pas ces conditions de travail dont nous sommes souvent hélas victimes ici. L'ouvrier de chez nous tremble, a peur pour son emploi ; nous avons du chômage, la vie est chère, l'hiver est long, je te comprends à demi. Pour ma part, j'ai été victime de choses dont ce monsieur parle dans sa lettre.

Un jour, je travaillais à la Canadair. On nous plaça en ligne et sur 125 on en licencia 100, avec 8 heures de préavis. Quelques lâches allèrent s'offrir à nouveau la même journée et on les rembaucha avec une réduction de salaire allant de 20 à 40 cents l'heure (1 à 2 F actuels, N.D.L.R.). Une autre fois, à cette place, je dus m'aider, souffrant d'une pneumonie. Or, une personne est mise à la porte au bout de 30 jours ; donc je revins après ce laps de temps, encore malade. Le contremaître voulait me voir, il me fit attendre deux heures à la porte de son bureau. Je m'appuyais sur le mur, pâle, livide et chancelant. Je fus enfin admis à son bureau où on me fit passer à une cour d'inspection. Pas de « bonjour », « comment ça va ? ». Non, des enquêtes, des reproches : je n'avais pas été malade, on m'avait vu travailler sur la ferme de mon frère à entrer la récolte, je

n'aurai pas droit à la compensation de la police d'assurance-maladie (obligatoire). De plus ma femme avait négligé d'appeler tous les matins pour rapporter mon absence. Le vieux qui s'occupe de l'assurance, un Canadien français, ne voulant pas parler notre langue, refusa en effet de payer mes jours de maladie, et jeus toutes les peines du monde à quitter cette assurance qui m'avait arraché la somme de 8 dollars sur ma première paye ; et on me fit des retenues sur plusieurs autres payes avant de m'enlever des listes.

Récemment, à Radio-Canada, on mit à la porte 40 vieux pointeurs ; la majorité doit maintenant vivre d'aide des sociétés de bienfaisance ou du gouvernement.

Dans cette même société de la Couronne, un triste type qui organisa la fameuse grève, un représentant d'unions ouvrières, a obtenu un poste et maintenant c'est un tyran pour ses employés, les surveillants de studio. Autrefois, ces surveillants étaient embauchés entre 40 et 65 ans, ce jeune monsieur a décidé de les remplacer par des hommes jeunes et lâche de se défaire des vétérans en leur faisant la vie infernale. Il faut être debout 9 heures de temps, un gars pris à s'asseoir à un premier avertissement, la deuxième fois, il est cinq jours sans être payé, la troisième fois il va à la porte. Ils ne peuvent causer ensemble, fumer, etc. Si un homme part pour l'hôpital, pas de souhaits, de poignées de main, on l'appelle trois fois par jour chez lui pour être certain qu'il est bien à l'hôpital.

Quand on songe que des Européens viennent ici se faire exploiter par des fermiers, pour travailler jusqu'à 18 heures par jour, ou travailler à la Canadair jusqu'à 20 heures par jour, un dimanche de congé sur cinq, pendant six mois et être mis à la porte pour six mois, aucun ouvrier en Europe n'accepterait ces choses.

UN OUVRIER.

Informations Internationales • Informations

Recueillies par
le groupe des Amitiés
Internationales

ITALIE

Depuis un an, une tendance se fait jour au sein du mouvement anarchiste italien qui tend à la création de collectifs d'études libertaires. Cette méthode de travail consiste à regrouper géographiquement des camarades décidés à travailler en commun pour approfondir les bases théoriques de l'anarchisme et étudier les méthodes de contestation à opposer à l'Etat moderne.

C'est ainsi que sur l'initiative du groupe anarchiste de Modane « Rivuluzio Giglioli », les libertaires des provinces de Ravenne, d'Emilie, de Cesana, des Marches et de Rome ont décidé de mettre leurs efforts en commun pour éditer une revue théorique « L'Avvenire Libertario » dont le numéro de décembre a vu le jour. Auguri à questa rivista sovrana.

— A Rome, une personne qui manifestait publiquement des opinions violemment anticléricales a été arrêtée pour insulte à la personne du pape.

CHINE

Le taux actuel d'accroissement annuel porterait le nombre de la population chinoise à 10 milliards en 2000. Aucune expansion économique ne pouvant suivre un mouvement de cette ampleur, la réduction massive du taux de fécondité s'impose, ce qui a conduit les Pouvoirs publics à réviser une fois de plus la législation concernant la diffusion des pratiques contraceptives. La question s'est posée de savoir si, à l'exemple du Japon, il ne serait pas préférable d'autoriser et même d'encourager l'avortement provoqué ; mais la pénurie de médecins (1 pour 8 700 habitants) rendrait le recours à celui-ci dangereux et l'ensemble du corps médical y serait radicalement opposé. Aussi la tendance gouvernementale semblerait-elle être d'en laisser la décision et la responsabilité aux couples intéressés et de le tolérer, sans l'encourager officiellement (« Population », 4^e trimestre 63, p.p. 819-820.)

ANGOLA

La Rhodésie du Nord sera politiquement indépendante en juin 64. Le F.N.L.A. espérait y établir des bases à partir desquelles des maquis pourraient être implantés dans le Sud angolais actuellement peu touché par l'insurrection.

ESPAGNE

Le gouvernement franquiste et l'U.R.S.S. multiplient les entretiens au niveau des ambassadeurs dans plusieurs capitales européennes, dans le but d'établir des relations diplomatiques.

CUBA

Malgré les remontrances du gouvernement des U.S.A., la Grande-Bretagne livrera 500 autobus urbains au gouvernement de Fidel Castro. Rappelons que les achats de sucre cubain par la Grande-Bretagne sont passés de 14 millions de dollars en 61 à 36 millions de dollars en 63.

— A Madrid, Fraga IRIBARNE, ministre franquiste de l'Information, s'est rendu à la fête offerte par l'ambassade cubaine pour commémorer l'accession au pouvoir du régime castro. Un échange commercial d'importance est en préparation entre les deux pays, portant d'une part sur 300 000 tonnes de sucre cubain, d'autre part, sur des bateaux espagnols.

VATICAN

Sa douche fonctionnant mal, le pape Paul VI a freté un DC 8 pour aller prendre un bain dans le Jourdain.

ALLEMAGNE OCCIDENTALE

Un instructeur militaire a été condamné à quatre semaines d'incarcération pour sévices envers les recrues. Rappelons qu'en France, dernièrement, un lieutenant qui avait frappé un deuxième classe a été acquitté.

U.S.A.

L'International Brotherhood of Teamsters, syndicat indépendant des camionneurs, présidé par James Hoffa, vient de conclure un contrat général de travail avec plusieurs entreprises de transport employant au total plus de 400 000 chauffeurs.

Précisons que James Hoffa, en liaison étroite avec le monde de la pègre, a fait de son syndicat un instrument au service du gangstérisme américain.

Un coup de sonde !

LA GRÈVE CHEZ R. B. V.

Il est bien connu que l'Etat prétend pratiquer une politique des prix, des salaires et peut-être demain des revenus, qui arbitre les conflits qui, en permanence, opposent le patronat, les salariés et le flot des activités marginales qui tirent leurs profits des échanges commerciaux. Ce que ne dit pas l'Etat ni ses représentants, c'est que cet arbitrage est rendu dans le sens du maintien d'une économie basée sur le profit capitaliste. Mais quelle que soit la volonté de l'Etat d'éviter les heurts qui compromettent son régime économique, les luttes ouvrières qui font pression sur les salaires, les avatars du marché libre et enfin l'arrivée sur notre marché des produits en provenance du Marché Commun faussent les calculs les plus savants de la rue de Rivoli et provoquent un déséquilibre qui se traduit par la raréfaction ou l'abondance des produits ou par des augmentations de salaires qui ont des répercussions sur la trésorerie des entreprises et en conséquence sur le profit qu'en tire le patronat. Alors l'intervention de l'Etat arbitre toujours de manière à ce que son régime économique subisse le moins de perte possible et c'est soit le blocage des salaires, soit le stockage des produits, soit les subventions, soit le relèvement des tarifs douaniers.

Mais les mesures techniques que l'Etat prend en faveur du capital ne sont jamais sans bavures occasionnées par le temps qui s'écoule entre le mal et le remède ou par les concessions faites, soit aux salariés, soit aux pays voisins liés à nous par le Marché commun et le patronat français qui est loin d'être le plus bête du monde l'a bien compris. Rue Pierre-1^{er}-de-Serbie, on avait une doctrine qui supprimait une partie des inconvénients qui perturbaient la courbe des profits. Cette doctrine consistait à créer ce que ces messieurs nomment un marché sain de l'emploi. Et pour eux, ce marché sain de l'emploi consistait à entretenir un nombre de chômeurs suffisamment important pour

faire pression sur les travailleurs et éventuellement pour les remplacer en cas de grève prolongée ou « sauvagement ». D'autre part, il fallait que ces travailleurs en chômage aient tout de même conservé une valeur « marchande » pour accomplir leur œuvre. Telles ont été les raisons qui ont poussé les patrons à accepter d'abord la création des « ASSEDIC » ensuite le fonds national de l'emploi, enfin un appel à une main-d'œuvre étrangère en général non qualifiée et réservée aux tâches subalternes.

La création des « ASSEDIC » fut pour les patrons un coup de génie en contrepartie d'une faible cotisation en fin de compte récupérée sur les salaires. Les « ASSEDIC » en complétant l'allocation versée par l'Etat maintenaient à l'intérieur de l'humain des chômeurs récupérables à toutes fins utiles. Ces allocations prélevées sur l'ensemble des entreprises produisaient un fond considérable dépassant largement les besoins du chômage et que l'UNEDIC s'empressa d'investir pour une partie dans de grands complexes économiques dirigés par le C.N.P.F. lui-même. Les patrons faisaient alors un double bénéfice. Ils entretenaient une main-d'œuvre récupérable à chaque instant et ils disposaient de par l'intermédiaire de l'UNEDIC de fonds importants drainés par le canal des petites entreprises infiniment plus nombreuses que les autres et qui, investis avec « sagesse », garantissaient l'équilibre économique des grosses entreprises qui contrôlent le C.N.P.F. La création du fonds national de l'emploi parachève cette ligne de défense du patronat qui, par certains aspects, il faut bien en convenir, favorisait les travailleurs. Ce fonds national de l'emploi avait un but avoué : la reconversion des travailleurs et la décentralisation des industries, mais il en avait un autre moins noble, le maintien d'une main-d'œuvre qualifiée pouvant être jetée à chaque instant sur un point névralgique où le problème

des salaires devenait crucial pour le patronat.

Il faut croire que cette manœuvre à longue échéance a laissé des espoirs au patronat français, bien que sa politique d'émigration des travailleurs étrangers ait causé quelques déboires, ces travailleurs préférant les salaires supérieurs de l'Allemagne, de la Belgique, du Luxembourg et que le nombre des chômeurs n'ait pas considérablement augmenté et reste en majorité composé de vieux travailleurs difficilement reclassables. En tout cas, ces espoirs étaient assez sérieux pour que le patronat de la métallurgie essaie le « coup de R.B.V. », véritable provocation qui n'a pu être tentée que par une direction sûre de l'appui du patronat de la métallurgie et de la neutralité bienveillante de l'Etat.

Chez R.B.V., le licenciement d'un travailleur déclencha une grève. En réponse, la direction se refusant à toute discussion, licencia tout le personnel. L'épreuve de force était entamée. Appuyée par le patronat, rassurée par la mollesse de l'Inspection du travail et par l'inertie du ministre Granval, la direction put se livrer à un travail de débauchage des ouvriers. Quelques-uns furent repris avec des salaires diminués, d'autres jetés dehors. Cent cinquante environ, tous des travailleurs syndiqués, leurs responsables et leurs délégués. Aux dernières nouvelles, la direction de R.B.V. a été obligée de reculer après deux mois de grève, mais cet événement, qui dépasse largement le cadre de l'entreprise où il s'est déroulé, mérite qu'on en tire quelques enseignements (1).

D'abord, sous la pression des syndicats, les ASSEDIC ont payé la garantie chômage aux licenciés permettant ainsi aux travailleurs de tenir. Enfin, le ministère du Travail a été obligé d'intervenir et tout est rentré à peu près dans l'ordre, chacun restant sur ses positions. Un coup pour rien ! Voire. La grève de R.B.V. a démontré la

volonté du patronat d'assainir son économie par une pression directe sur les salaires, l'intervention de l'Etat ne jouant plus alors que pour régulariser une situation de fait au détriment des travailleurs. Et pour que cette pression soit efficace, le patronat s'est attaqué directement aux ouvriers syndiqués et aux délégués. L'Etat a démontré sa complicité en intervenant avec mollesse et en laissant la grève s'user d'elle-même et seule la solidarité des travailleurs comme l'intervention des organisations syndicales directement visées par l'opération, ont réussi à faire reculer la Direction. C'est une leçon à retenir. Rue Pierre-1^{er}-de-Serbie, on est de plus en plus convaincu que la politique des salaires relève d'abord du patronat de droit divin et que les sections syndicales d'entreprises doivent se soumettre ou se démettre. L'épreuve de force est commencée, soyons sûrs qu'elle se prolongera en direction des points névralgiques de l'économie, en direction de Saint-Nazaire par exemple.

Les travailleurs doivent rester vigilants, contrôler l'emploi des fonds des « ASSEDIC », leur politique de l'emploi, le caractère de leur investissement. Mais le meilleur moyen de défense demeure l'attaque — les syndicats devront y penser. Il est une vieille revendication ouvrière qui n'est pas une panacée universelle mais qui permet de suivre la vie économique de l'entreprise, c'est le contrôle ouvrier. Il serait temps que les syndicats l'inscrivent en tête de leurs revendications et que les ouvriers exigent son application.

Maurice JOYEUX.

(1) Il est vrai qu'une cinquantaine de licenciements ont été maintenus pour pression d'emploi, mais les licenciés ont obtenu l'application intégrale de la convention collective, ce qui la direction refusait sous prétexte que la grève était illicite, plus une prime spéciale, dite de dédommagement, qui varie suivant l'ancienneté entre 400 et 600 francs et qui s'ajoute aux avantages de la convention collective et de la convention d'établissement.

ANARCHIE, AJISIE ET SYNDICALISME

Le n° 35 de « L'anarcho-syndicaliste » ayant été consacré à des problèmes internes de la Fédération Unie des auberges de jeunesse, il me semble utile de faire quelques remarques sur cette prise de position.

Je ne vois pas d'inconvénients, loin de là, à ce que le bulletin anarcho-syndicaliste d'octobre-novembre ait été consacré aux difficultés de l'ajisme en France, mais l'analyse historique qui en est faite est par trop légère et je crains que les militants syndicalistes qui n'ont pas vécu, ou tout au moins suivi de très près, le développement de l'ajisme depuis sa création n'en tirent pas une information très claire.

Je ne refais pas aujourd'hui cet historique car pour le faire complet, il serait bien long et, disons-le, fastidieux, mais il semble indispensable de chercher à analyser le rôle du militant anarchiste dans l'ajisme parallèlement à celui qu'il joue dans le syndicalisme.

L'anarchiste rejette essentiellement tout

« gouvernement politique » et préconise une société d'hommes libres et égaux. Dans l'immédiat, il milite dans toute organisation préfigurant cette société anarchiste (syndicats, coopératives de production ou de consommation, mouvements de jeunesse, etc...).

Cette définition est volontairement condensée mais elle doit être suffisante entre militants pour rappeler les cadres de notre action. Mais il se pose alors un problème. Doit-on en régime capitaliste créer des organismes strictement affinitaires dont l'audience actuellement serait très réduite ou alors participer à des organismes de masse dans lesquels nous défendons nos points de vue et grâce auxquels nous vulgariserons nos conceptions libertaires ?

Pour ma part, j'ai choisi l'efficacité, ainsi sur le plan syndical après avoir adhéré à la C.N.T. à sa création, j'ai rejoint en 1950 Force Ouvrière et je ne suis pas le seul anar, que je sache, à avoir pris cette décision. Et pourtant F.O. est loin de représenter notre idéal syndical, mais au moins nous pouvons nous y exprimer librement, y défendre nos positions, et si nous étions en plus grand nombre, les faire prévaloir sur des objectifs précis.

Dans l'ajisme, la situation est différente, les principes auxquels les jeunes militants sont très attachés correspondent à nos aspirations : gestion directe, indépendance vis-à-vis des partis des Eglises et de l'Etat. Alors, pourquoi nous en retirons-nous ? Pourquoi abandonnerions-nous le patrimoine que nous avons contribué à créer ? L'anarchiste dans les A.J. n'a pas à lutter comme dans les syndicats pour créer des bases en harmonie avec nos principes, ces bases, ces principes existent, il nous suffit de les défendre afin de les maintenir dans leur intégralité.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les partis politiques ont voulu faire de l'ajisme leur « terrain de chasse », et sans remonter à 1938-39 avec le C.C.I. (1); on ne peut ignorer la grande scission de 1945 qui devint effective au congrès de Pâques à Monty. A cette époque, ce fut les jeunes communistes qui n'ayant pu s'emparer de la direction des A.J. (alors que le P.C. y réussissait à la C.G.T.) quittèrent l'organisation (création de l'U.J.R.F.) et la fierté des militants anars des auberges était alors d'avoir par leur présence et leur action dynamique empêché que le mou-

vement devienne une succursale de la 3^e Internationale.

Depuis il y eut la création du M.I.A. j'appartenais à la minorité qui s'était constituée pour lutter contre les projets d'étatisation au moins aussi menaçants, si non plus, qu'aujourd'hui, mais dès la réunion constitutive de la minorité, j'avais précisé ma position : lutter contre l'étatisation des auberges, mais en aucun cas n'aller jusqu'à la scission. Quelques mois plus tard, un certain nombre de copains et en particulier des anars ont cru devoir créer le M.I.A.J. Je l'ai déploré, je l'ai dit et je l'ai écrit à l'époque, mais en tout cas, l'opération avait été honnête et nous avons pu malgré cela éviter l'étatisation.

Aujourd'hui la situation est différente, une tendance trotskiste dite « groupe Lambert » n'ayant pratiquement aucune influence politique a voulu utiliser clandestinement la F.U.A.J. et la noyauter. Nous, anarchistes, ne pouvons admettre cette tentative de mainmise d'un parti politique même si, parmi les exclus, nous avons des copains personnels. Nous n'avons pas à nous faire leurs avocats dans notre presse, même si nous pouvons avoir des critiques à apporter, ou des réserves à faire sur des points précis.

Si les exclus de la 4^e Internationale communiste rejoignent le M.I.A.J., cela ne fera pas beaucoup plus d'adhérents, mais les luttes internes de tendances risquent de réduire l'action et de transformer l'orientation d'un mouvement affinitaire.

Si les anarcho-syndicalistes étaient à F.O., si les ajistes anars étaient tous à la F.U.A.J., nous pourrions faire adopter des prises de position plus nettes, mais surtout l'audience de l'anarchie chez les travailleurs et chez les jeunes serait incontestablement plus large.

Cela ne vaut-il pas qu'on y réfléchisse sérieusement sans se laisser entraîner à défendre des cas indéfendables ?

J. LEFEVRE.

(1) Le Comité de Coordination et d'information de la région parisienne a largement contribué par son action à la renaissance au congrès de 1939 de la gestion directe par les jeunes. Au sein du C.C.I. les anarchistes s'opposaient et parfois violemment aux marxistes de la 3^e et de la 4^e Internationale qui déjà s'efforçaient de noyauter politiquement le mouvement.

L'ANNÉE SOCIALE

Elle se termine, qu'avons-nous eu ? Nous nous demandons comment sera la prochaine, si elle n'est pas sociale. Les démêlés (pour ne pas dire la guerre ouverte) du ministre du Travail et des Associations mutualistes laissent prévoir une année des plus réactionnaires. Treize millions de mutualistes sont menacés parce que « ne payant pas leurs médicaments, ils en profitent pour en consommer trop ». Demain, les automobilistes seront sans doute menacés eux aussi : vous avez trop d'accidents, désormais vous paierez (plus cher) votre assurance, mais vos dommages ne vous seront pas remboursés, pourquoi pas ?

M. Granval, grand résistant devant le grand Charles, a sans doute combattu l'Allemagne hitlérienne parce que sa cause malade endossaient intégralement tous les frais de ses assurés (celle de Bonn continue d'ailleurs) : les Allemands consomment-ils trop de médicaments pour cela ? Comme cette histoire sent la pharmacie... et le sale pognon. M. Granval, lors d'un précédent ministère, n'a pas réussi à imposer les canots pneumatiques de secours aux marins pêcheurs, il veut se venger sur les mutualistes.

Gageons que cette fois encore, il n'aura pas de chance, il est marqué par le destin.

Jean DARLON.

ERRATUM

Dans l'article sur la Harogie, paru dans le dernier numéro du Monde libertaire, les légendes des clichés ont « sauté », et, de ce fait, on se demande bien ce qu'ils peuvent représenter.

Voici ce qu'on aurait dû lire :
Sous le cliché représentant une vieille femme : « Une profession inattendue, celle de « peseuse », sur un marché de Budapest. Pour 6 anciens francs, vous connaîtrez votre poids... »

Sous l'autre cliché : « Des slogans bien peints, sur les murs des usines, à Budapest, la gloire du Parti hongrois des travailleurs, guide du peuple. Ceux-là n'ont pas été faits à la saulette... »

LE DISQUE DU MOIS

Certaines œuvres n'ont guère de chance avec le microsillon, témoin cet « Harold en Italie » d'Hector Berlioz dont il n'existe que deux enregistrements récents. C'est pourtant une des œuvres les plus caractéristiques du grand romantique. Compromis entre une symphonie et un concerto (Berlioz sous-titrait : « Symphonie avec alto principal »). Dédicé à Paganini qui ne le joua jamais, ce chef-d'œuvre vient d'être enregistré par RCA (1) sous la baguette de Charles Munch avec William Primrose en soliste. Ce disque, qui vient combler une lacune, est, de plus, excellent. On peut y apprécier les hardieses d'écriture, peu goûtées des contemporains qui firent de Berlioz un novateur. Le soliste, qui a déjà enregistré l'œuvre plusieurs fois, est un des meilleurs artistes actuels et la célèbre phalange de Boston y brille de mille feux. Un disque qui sort des sentiers battus. Enregistrement et pressage de qualité.

B. CHAUDET.

(1) RCA 640 516 (33,90 F.).

L'ART ET LA VIE

Et par là le génie est semblable à l'amour.
Alfred de Musset.

PARLER d'art, de littérature et de poésie, sans définir auparavant quels sont leurs sources et quels sont les besoins qu'ils satisfont en nous, c'est s'exposer à un vain bavardage et (s'il est vrai qu'une communion doit s'établir entre celui qui écrit et celui qui lit) à un dialogue de sourds.

Jusqu'à la seconde moitié du dernier siècle, le mot art définissait avec précision la sculpture et l'architecture, la peinture, la sculpture et leurs dérivés; depuis, le terme s'est étendu à la technique: ouvrage d'art, arts ménagers, jusqu'à confondre les seconds avec les premiers.

De même la littérature et la poésie ont connu de semblables débordements avec le journalisme, la publicité et le commerce. Dans cette confusion générale, comment faire le point et savoir encore ce qu'est l'art, où sont ses limites, ce qu'on en attend, et ce qu'il peut nous donner.

Sans entrer dans le détail, je vous offre le seul procédé de clarification que je sache.

Où l'art est une manifestation, hors la vie, jeux d'esthètes blasés?

Où l'art est une manifestation de la vie, besoin impérieux de notre sensibilité?

Dans le premier cas, je conçois la recherche de ses pratiquants à s'échapper à tout ce qui est vie, leur refus des prétextes de vie, leur dégout pour tout ce qui a été créé avant eux, leur impuissance à se servir encore des matériaux qui furent ceux des millénaires qui les ont précédés.

Dans le second cas, au contraire, l'art débordé des laboratoires auxquels les premiers le circonscrivent, s'adresse à tous, roule sa joie et sa douleur, besoin intense, élan rayonnant et lumineux de l'homme qui porte en lui un message et le crie au monde.

De l'art abstrait

Par quel processus, l'art — affirmation humaine — est-il parvenu à un résultat hasardeux et anonyme?

Par quels avatars est-il passé d'une manifestation vivante à une manifestation hors la vie? D'un besoin passionné à une recherche curieuse? D'une soif du cœur et de l'instinct humains à un jeu de l'esprit?

Deux raisons s'imposent:
L'une farceuse: celle d'épater le bour-

geois par du baroque, de l'excentrique, de l'insolite, de l'incohérent.

Le malheur est que le bourgeois ne se laisse pas facilement épater par grandiose, qu'il accepte les élucubrations les plus démentes, les canulars les plus apparents, avec le même appétit que les œuvres les plus conventionnelles et, qu'à ce petit jeu, c'est l'artiste qui est dupe.

L'autre raison trouve sa source dans une pudeur à se livrer en pâture à une foule qui ne distingue bien souvent de l'œuvre que son extériorité, qui ne sépare pas l'interprétation du prétexte, qui croit se reconnaître dans les héros qui lui sont présentés, qui ravale l'art à son niveau, d'où la nécessité de s'adresser aux seuls initiés, à ceux qui liront le message ébauché à travers son mystère.

C'est le refus pour l'art de cette impudeur, où l'artiste se livre sans retenue, et qui déborde dans la chair nue des femmes de Rubens ou dans la criante confession des amours de Musset.

L'homme qui n'ose pas se montrer dans sa nudité morale, peut-il prétendre à l'œuvre?

De ces deux raisons, l'une bouffonne, l'autre malade et noble est né l'art abstrait.

Art qui porte son néant dans son appellation même, s'il est vrai que l'art s'adresse au sens et que l'abstraction réside dans ce qui n'est pas perçu par eux.

Avant de parvenir à ce néant où les « expériences » actuelles le précipitent, il a été beaucoup moins un art qu'une religion.

Qu'on n'imagine pas que je me livre ici à une comparaison gratuite ou que je m'en prenne à une définition malheureuse.

Cette abstraction a bien été le souci et même l'obsession de tous ses protagonistes: refus et mépris de la forme vivante.

Certes, l'art va au-delà de la reproduction de la forme pour aller à la forme exprimée, il va au-delà de l'objet pour donner l'interprétation de l'objet. Faute de cela devant un même sujet on aboutirait à une même œuvre, ce qui serait la négation même de la personnalité, c'est-à-dire de l'art.

Mais si l'objet n'est qu'un prétexte, il est un prétexte indispensable puisqu'il est source émotionnelle.

Or, je constate dans l'art abstrait ce refus et cette hantise de la matière et de la forme vivante.

Repousser cet accord entre l'artiste et la nature c'est rejoindre le mythe de l'immaculée conception.

De même cette phobie du corps humain n'est que la transposition de la feuille de vigne du catholicisme.

J'entends murmurer: l'art ne trouve-t-il pas parfois son expression hors de la nature? La musique est-elle figurative? L'architecture l'est-elle aussi?

Voire: le premier chant qui s'élève d'une poitrine humaine n'est-il pas l'écho de celui des oiseaux et du murmure de la forêt? Et le premier homme qui couche une pierre horizontale sur une pierre dressée ne s'inspire-t-il pas de la caverne où s'abritait ses pères? Plus tard, lorsqu'il ornera, agrémente ou stylisera sa demeure il en déveira la voûte en s'inspirant de celle des arbres, empruntera à la nature le tréfle, l'acanthe, quand ce ne sera pas le corps humain ou celui de l'animal.

Le catholicisme lui-même, ce grand irrispectueux de la vie, ne parviendra pas à étouffer ce débordement de vie qui éclate aux flancs des cathédrales aux lointains des tableaux primitifs où, au travers du prétexte des Adams et des Eves, la nudité éclate.

Je trouve encore l'analogie entre l'art abstrait et la religion dans son irrespect de la liberté, car s'il proclame que « dans l'expression artistique tout est permis et qu'enfin dans ce domaine l'homme est totalement libre de s'exprimer », il ne manque pas, tout aussitôt, de diriger cette liberté et lui limiter son choix par ces interdits « des insipides musiquettes de Mozart ou de Vivaldi », des œuvres de Molière et de Verlaine.

Limitation aussi de cette liberté par les sujets maudits ou tabous, par les « ça ne se fait plus » qui ravale l'art à la forme des complets vestons ou à la couleur des chaussettes.

Religieuse encore cette apologie de l'autodoté qui emprunte le brandon des bûchers de l'Inquisition pour détruire tout ce qui n'est pas sa conception, ou pour dynamiter les témoignages artistiques d'un passé dont la comparaison fait ombre à sa production.

Mais ce qui est plus religieux que tout dans cette obscure école qui prétend combattre l'obscurantisme, c'est la négation de l'artiste dans l'art; elle va rejoindre ici les théories métaphysiques de Marx déshumanisant l'humanité et prônant, entité divine, une révolution hors de l'homme.

L'art n'a plus besoin d'artiste! L'art cesse d'être une affirmation humaine et un impérieux besoin de l'homme pour n'être plus que le témoignage d'un fait.

Un inventeur dont un appareil projeté des lumières mouvantes sur un mur se proclame peintre! Les frères Lumière n'avaient pas eu cette outrecuidance lorsqu'ils ont découvert le cinéma.

Le lettrisme refuse l'affirmation du mot, pour s'en tenir à d'intelligibles syllabes ou lettres et ses protagonistes, constatant aujourd'hui que leurs anciennes théories sont dépassées, créent l'aphonisme: littérature et langage silencieux!

A quand le livre composé de pages blanches qui trouvera à n'en pas douter de savants docteurs et de spécieux raisonnements pour nous faire entendre que cela va dans le sens du progrès et de l'histoire.

A quand la musique, hors de l'homme, faite par le bruit de la chasse d'eau, beaucoup plus conforme que toute autre à notre civilisation de troglodytes civilisés. (Malheur à celui dont l'oreille inéduquée ne frémit pas d'allégresse du crissement d'une craie sur un tableau noir ou à la plainte d'une porte mal huilée).

Dressé face à toutes les religions, l'anarchiste acceptera-t-il la puritaine religion abstraite, parce qu'elle aura pris le masque du progrès et que ses extravagances auront prétendu au révolutionnarisme?

Amoureux, dans le sens total du mot, renoncera-t-il à l'amour, parce qu'un quidam lui aura expliqué que ce n'est pas moderne?

Assouffé de s'affirmer, même partiellement, même maladroitement, cette affirmation lui sera-t-elle refusée parce qu'on lui fera un chantage? Il y renoncera, faute pour lui de ne pas participer à « l'évolution de l'art »?

La question n'est certes pas épuisée, j'y reviendrai dans un prochain article.

Maurice LAISANT.

J.-L. GERARD.
MOURIR POUR LA PEINTURE ?

Mourir pour la peinture, est-ce le sort le plus beau? Il ne faudrait pas exagérer.

Depuis le suicide de Bernard Requiçot (cf. notre article dans le M. L. de janvier 62) nos amis peintres (amis ou pas) ont tendance à se laisser aller, à se laisser vivre. De plus en plus, les peintres meurent dans leurs lits, les barbouilleurs meurent de vieillesse. Il n'y a pas de justice, les bons comme les mauvais, les maudits comme les chéris de la gloire ou de la célébrité. Cela va parfois assez loin: jusqu'aux honneurs officiels, jusqu'à ce que l'on appelle les funérailles nationales. Tant pis pour la peinture! La peinture n'a rien à voir là-dedans. Les gens au pouvoir, les aventuriers devenus ministres culturels jouent les protecteurs. Ce n'est pas tous les jours que l'on peut mettre un beau vieux cadavre décoré dans un cercueil de luxe avec discours et musique. Les peintres ne veulent plus mourir. Il faudra bientôt les tuer...

Et tout le monde est content. Tout juste si un « France-Dimanche » ne consacre pas un numéro spécial au dernier grand et vieux génie du pinceau. Qui sera le prochain? Déjà, étant donné l'âge de chacun, on peut avancer des pronostics, on établit des listes de probables, de certains. On parle presque, bientôt le tiercé des moribonds. A qui le tour?

En attendant, Lorjou (qui, lui, n'est pas près de mourir) nous réserve une de ses surprises.

Il prépare pour le printemps une exposition-spectacle sous le signe des Rois, « de Charlemagne à Charledegaulle ». Il y aura le roi des Juifs, le roi de l'arène, le roi Soleil, la reine d'Angleterre, le roi de l'entrecôte, Charlemagne, Charledegaulle, sans oublier le roi des...

Cette exposition prévue dans la salle des Ambassadeurs sera inaugurée par un divertissement-choc que Lorjou a demandé à Marcel Aymé.

Signalons que Lorjou a récupéré « le Guide », cette toile de 6 mètres sur 4, saisie par la police en octobre, alors qu'elle était destinée à la galerie C'arpentier (face à l'Élysée) pour l'exposition annuelle de l'École de Paris. A l'époque, on n'avait guère parlé de cette saisie. Pourtant, pas plus que la littérature, la peinture ne peut vivre sans liberté d'expression.

IDÉES ET CONTRE-IDÉES

Au risque de passer pour un obscurantiste et de « faire preuve d'un esprit de confort béat », je voudrais prendre ici le contre-pied de ce qu'écrivit Jean Rollin à propos de l'art. Je suis jeune, attiré par les idées anarchistes parce que j'aime la liberté et je reconnais volontiers que la véritable création artistique est libre ou plutôt qu'elle doit être libre. Dans le domaine de l'art, tout doit être permis. Jamais un véritable créateur, donc sincère, n'acceptera de se laisser guider par qui que ce soit, ni qu'on lui dicte sa conduite.

Pourquoi les mouvements artistiques d'avant-garde devraient-ils être plus ou moins patronnés par les mouvements politiques d'avant-garde tel que le mouvement libertaire? Nous devons simplement montrer aux artistes qu'art et liberté sont synonymes et que la création artistique ne sera véritablement libre que dans une société libertaire. Quant aux prétendus mouvements d'avant-garde (lettres, musique concrète, peinture abstraite), on ne peut que constater qu'ils sont bien vus et même recherchés par la société d'aujourd'hui et particulièrement par la haute société snobinarde parce qu'en réalité ils ne sont pas bien méchants. Les snobs

ont loué « un chien Andalou » de Dali et Buñuel, mais ils ont boué et même violemment boycotté « l'Age d'Or », parce que c'est un film qui, sans aucune équivoque, met toutes les idées et les institutions bourgeoises en cause, car plus que la technique pure de l'expression, ce qui compte c'est ce qui est dit ou montré. La recherche de l'expression nouvelle et « révolutionnaire » pour elle-même ne s'adresse pas à l'homme. La technique artistique pour elle-même, l'art pour l'art, sont réellement des théories obscurantistes parce qu'elles refusent de libérer l'homme en s'adressant clairement à lui.

Je veux bien, et souhaite même, qu'on renouvelle les techniques artistiques et les procédés d'expression, mais je ne peux admettre qu'on oublie l'homme. Voilà pourquoi je n'aime pas la poésie lettriste et pourquoi j'aime Villon, Rictus, Conté, les Surréalistes, Prévert, d'Aray et Brasens; pourquoi je n'aime ni Robe-Grillet ni Butor, mais Céline, Rabalais, Queneau, Boris Vian; pourquoi je n'aime pas la dodéca(co)phonie, mais le jazz; pourquoi je n'aime pas Godard mais Luis Buñuel.

H. SOREL.

R a d i o

Il devient de plus en plus difficile d'accrocher des émissions audibles sur les ondes de la RTF. Après la « réorganisation », on s'y perdait; maintenant, on assiste au sabotage de la radio qui fut longtemps la mesure provisoirement aux postes de commandes par la « révolution » gaulliste, se livre au massacre des programmes et à l'élimination systématique de tout ce qui était bon.

En février, quinze émissions seront supprimées; de ces meilleures avaient été reléguées à des heures d'écoute impossibles. On parle maintenant d'écourter les rubriques, les apprentis cuisiniers du quai de Passy ne nous serviront plus que des émisses de navets. Les « digestes » n'étant pas de son goût, Henri Jeanson, qui constituait une recrue de choix pour « Dimanche dans un fauteuil », de l'excellent Jean Chauquet, a préféré partir, il nous laisse sur notre faim mais comme nous le comprenons! Toute cette opéra-

tion destinée soi-disant à concurrencer les radios mercantiles se soûle, d'ores et déjà, par une désertion massive des derniers carrés d'auditeurs fidèles.

Dépassé par l'étendue du désastre, le directeur général (qu'il croyait être) parerait de démission si le Peyrefitte qui le patronne continuait à tout chambouler. Parallèlement à ces compressions, on fait grand tapage autour de la 2^e chaîne TV (la TV est sans nul doute une arme psychologique plus efficace que la radio). Quand cette 2^e chaîne sera définitivement en service, le grand cirque de Passy (coût: 40 milliards d'AF) paupérisera et le redondant ministre de la Propagande crèvera au nouveau miracle gaulliste.

Chez nous, peu d'émissions, peut-être, mais quelles installations! On parle de construire dans la banlieue Est une nouvelle maison réservée à la télévision. L'expérience aidant, on n'y oubliera peut-être pas les parkings...

J.-F. STAS.

IL Y A QUATRE ANS : CAMUS

De Lourmarin, où s'écoula la dernière étape de la vie de Camus, nous parvient ce témoignage sincère et émouvant.

Sous les initiales modestes, presque anonymes de C.F., un habitant du petit village, nous trace le portrait véridique dans sa simplicité de celui qui fut son ami, comme il était le nôtre.

La Rédaction.

Lourmarin, décembre 63.

Son souvenir demeure au village sans effacement, tant il avait conquis chacun par son abord de simplicité directe et de gentillesse naturelle. Reconnu sans aucun doute possible comme un homme désireux d'échapper au tapage qui poursuit un « Nobel », il était satisfait d'avoir trouvé ici la paix nécessaire à la méditation et à son travail, séduit également par l'ambiance méditerranéenne et ce climat de lumière.

La maison, adossée à la rue, fait corps avec la présence humaine du village et, par ses terrasses, s'ouvre sur les horizons de ciel et de nature et deux besoins de l'harmonie de vie pour Camus — retrouvés avec le soleil, il retrouve aussi des hommes demeurés dans un rythme sain d'existence, attachés à l'activité d'un métier individuel en général... aimant leur travail.

Aussi bien voilà les lignes tracées de reconnaissance qu'il écrivait en mai 1959 sur le livre d'or du château (Musée du pays) :

« Savoir qu'on peut, jour après jour, couvrir au rendez-vous avec un fragment de terre battue, comme si c'était un être vivant » (Boris Pasternak)... « Reconnaissance donc à ces lieux tranquilles », ajoutait-il en signant.

Il aimait les rencontres des rues et s'attardait de l'un à l'autre en allant poster, acheter le journal;

c'est aussi à la forge, au café, au garage, où se retrouvent de fidèles habitués, qu'entre eux il prenait intérêt à partager cette ambiance où l'on discute du travail et d'affaires locales.

Il arrivait que quelque étranger (comme on dit en provençal, d'un inconnu) s'efforce d'aborder Camus qui devisait en compagnie de ses amis forgerons.

Guetté par leur impatiente attente, il les éconduisait en ces termes : « Excusez-moi, monsieur, voyez-vous je suis très occupé avec des personnalités... en bieu à la sortie du boulot !!! »

L'un d'eux, Raoul Reynaud mort depuis lui aussi, évoquait son ami et sa peine lors du premier anniversaire dans la séquence lourmarinoise télévisée de J.-M. Drot : « A la recherche de Camus. »

Qui n'a été foncièrement ému de tant de force de sincérité et d'émotion simple et profonde après le passage de nombre de « personnalités » intellectuelles se répétant l'une, l'autre.

Le non-conformisme social, contenu dans le trait d'humour rapporté plus haut, situe bien Camus et son petit sourire en coin, fait d'amusement et de scepticisme, face à bien des points de valeurs établies.

Au sujet de cette séquence lourmarinoise : « A la recherche de Camus » il est regrettable que le pasteur

Jequier (que l'auteur de la « Peste » appréciait en raison de son caractère franc et dégagé et de son franc-parler) ait été limité dans son témoignage.

Dans son souci d'objectivité, il aurait rapporté ce dialogue engagé par Camus :

— « Vous les croyants, vous êtes des élus, c'est pourquoi je serai toujours du côté des autres. »

La jeune femme du pasteur, toute faite de spontanéité, s'écria :

— « Les hommes, bien souvent, sont décevants, seul Dieu ne l'est pas. »

Et Camus après un silence de pensée :

— « En êtes-vous bien certaine ? »

C'est sur notre commun attachement à l'action directe de défense des objecteurs emprisonnés que fut établie, dès le premier jour de notre rencontre, une suite ininterrompue d'échanges approfondis sur ce plan. J'ai pu dire deux mots sur ce sujet tabou à la radiodiffusion, grâce à J.-M. Drot, rappeler cette rencontre première où j'allais chez mon nouveau voisin le remercier de tout ce que je savais par Lecoin, de son inlassable dévouement à la cause.

Il avait tant à cœur que, m'ayant reconnu, comme lui, résolulement attaché à lutter pour le statut d'un service civil, il m'en assura par ces mots : « Venez quand il vous plaira ici c'est la maison d'un camarade. »

Nos contacts de voisinage se succédèrent alors, dans notre rue le plus souvent... C'est Camus se dirigeant vers moi un télégramme en main pour Lecoin, ou une lettre de mise au point tactique qu'il me commente. Il arrive qu'il marque de critique sévère un passage d'appel collectif, dont le soul d'efficacité pourrait prêter à équivoque.

Le concernant il me précisa : « Je ne suis pas personnellement un objecteur puisque j'ai combattu dans la résistance. Pas d'équivoques, ce sont des hommes admirablement courageux, qu'en conscience il m'est intolérable d'abandonner en prison et de

ne pas reconnaître avec le respect qu'on doit à leur propre conscience. »

...Il y a quatre ans, le 6 janvier, toute la population, sans distinction de clans, d'église ou autres, marqua d'unanimité sa perte; enterrement civil pourtant, son cercueil porté à bras par équipes se succédant de sa maison au cimetière.

Sur le petit tertre, planté depuis de romarin et de lavande de la colline, une pierre équilibrée gravée d'un nom et de deux dates. Camus repose ici simplement, comme simplement il a vécu parmi tous.

Lorsque Malraux faisait grand bruit autour du théâtre qu'il offrait officiellement au nom des Arts, au nom des Lettres... à ma question sur ce tapage, Camus fit suivre du petit sourire bien connu : « Tout ça, c'est du lyrisme gouvernemental. »

De même, à la suite du « Gros plan sur Camus » à la télévision, il me disait : « Ça ne leur a pas plu du tout, tant mieux c'est des contrats en moins, vive la liberté. »

Un nouveau combat nous presse maintenant : entendre à nouveau un Camus toujours vivant, affirmant avec force et conscience que l'on ne peut plus ni se taire, ni supporter dans la lâcheté, les crimes qui, aujourd'hui, débordent des Pyrénées.

Sa voix est présente, pressante en ces jours graves :

« Voici près de quinze ans, en effet, que le franquisme vise le même but : le visage et la poitrine des Espagnols libres. Reconnaissances qu'il l'a souvenu atteint et, s'il n'a pas encore, malgré tant de balles, défiguré ce visage sans cesse renaissant, il a bon espoir, maintenant d'en venir à bout grâce à la complicité inattendue d'un monde qui se dit libre. »

« Eh bien, cette complicité, nous refusons jusqu'au bout qu'elle soit la nôtre (... que chacun d'entre nous fasse ce qu'il peut, mais tout ce qu'il peut. Ne nous endormons pas, n'ayons pas la mélancolie et le découragement trop facile. » (Albert Camus, 25 février 1952.)

F. C.

LE LIVRE DU MOIS par Maurice Joyeux



LES « PETROLEUSES »

d'Edith Thomas
(Gallimard éditeur)

Le livre de Mme Edith Thomas que publie aujourd'hui Gallimard n'apporte rien de bien nouveau sur le comportement des femmes pendant la Commune. Mais il a le mérite de rassembler dans ses deux cent soixante-quinze pages tous les éléments épars dans les ouvrages inspirés par la grande époque révolutionnaire de la fin du siècle dernier. Enfin il rehausse par l'anecdote les principales figures féminines d'un drame qui toucha à l'épopée. Travail de compilation, diront certains avec quelques raisons ? Si l'on veut, mais il est incontestable que si les portraits de Louise Michel, d'Andrée Léon, de Paule Minck, d'Elisabeth Dmitrieff et de quelques autres doivent beaucoup aux travaux de Dommanget, l'auteur a su les animer, leur donner une vie et cela grâce à son seul talent et on ne peut que la féliciter de ne pas être tombée dans le travers des écrivains communistes ou de ceux qui l'ont été, qui consiste à annexer purement et simplement toutes les figures de l'histoire qui peuvent servir à leur propagande.

Pourtant lorsque j'ai fermé les dernières pages de ce livre intéressant, je n'ai pu me défendre d'un sentiment de malaise, que seule une deuxième lecture m'a permis d'analyser. Dans les premières pages de son livre, Mme Edith Thomas rive son cou à Proudhon qui dans « Amour et Mariage » a raconté bien des

bêtises, mais lorsqu'elle le traite avec insistance et tout le long de l'ouvrage « de réactionnaire », on sent que la querelle dépasse largement celui de la femme et même de la Commune pour dégénérer en une querelle de philosophie et d'économie de caractère général. Mais il faut le dire, Proudhon a bien mérité cette volée de bois vert pour des opinions discutables qu'il partageait d'ailleurs avec la grosse majorité des socialistes de son époque quelle que soit l'école dont ils se revendiquaient. Mais où l'affaire devient proprement gênante, c'est lorsque Mme Edith Thomas se mêle de juger la Commune à travers l'action des militantes. Mme Edith Thomas n'aime guère la Commune et les Communards ou plutôt elle fait une distinction d'ailleurs assez embrouillée entre les bons, ceux pour qui la vérité sort de la bouche de Marx, saint-Jean-bouche-d'or, et les autres, ceux de l'Internationale et de la rue des Cordeliers. Convenons qu'elle fait un effort d'objectivité et qu'elle parvient à citer deux fois T. Varlin, à peu près autant de fois Frankel et jamais Theisz. En revanche, elle s'étend sans indulgence sur la vanderlisme et l'ivrognerie des délégués de la Commune, il est vrai que le marxisme honnête n'a pas grand-chose à « glaner » à travers la Commune sinon une leçon de probité intellectuelle dont Lénine et ses successeurs se sont bien gardé de faire leur profit. On a pu bavarder pendant les séances de la Commune mais pas ces bavardages qui horripilent Mme Edith Thomas ne font couler que de l'encre, ceux des marxistes léninistes en répandant des flots de sang ont transformé le Mouvement ouvrier russe en un étal de boucherie. De toutes manières les « Pétoleuses » est un livre à lire et à faire lire après les garanties d'usage.

« COMMUNISME ET MARXISME »

d'Yvon Bourdet
(Edt. Michel Brient)

Voilà un ouvrage intéressant. L'auteur a relié un certain nombre d'études publiées dans leur temps dans différentes revues d'avant-garde. Une, en particulier, nous concerne : « Marxisme et Anarchisme », d'autres insistent sur les textes de jeunesse de Marx et protestent contre le morcellement de l'œuvre complète au profit de propagandes partisans. En bref, un homme qui a assimilé toute la pensée marxiste rompt des lances avec les « philistins ». Au passage, il tente de dégager quelques points communs au marxisme et à l'anarchisme.

Moi je veux bien ! Mais cet ouvrage reste une querelle de famille dans laquelle je ne me sens pas concerté. Je comprends qu'un marxiste s'insurge contre la caricature qu'en donnent aujourd'hui les partis qui s'en réclament Mais je mets l'auteur en garde. Cette pureté marxiste qu'il recherche, il ne la trouvera pas chez nous, pour la raison très simple que nous ne sommes pas des marxistes et que notre condamnation de cette philosophie dépasse le comportement de ceux qui actuellement s'en réclament.

Je sais, il est de bon ton dans certains milieux de mêler le cheval marxiste avec l'aloquette anarchiste pour faire le pâté de l'avenir. Les mariages contre nature finissent par des catastrophes, nous sommes payés pour le savoir. Pour nous, il n'y a pas un bon Marx et de mauvais disciples. Mais simplement une philosophie qui a créé un comportement logique de l'homme et ce comportement nous le condamnons et condamnons les camps en Russie ou les progrès de Moscou, c'est condamner Marx, non pas les analyses qui sont communes à tous les socialistes de

son époque, mais les lois tirées de ces analyses par Marx lui-même et aggravées par ses disciples qui ont pourri le mouvement ouvrier et ont repoussé de cent ans l'abolition des classes par la justification donnée par le socialisme russe à ces classes.

COLLECTIONS POPULAIRES

(Livre de poche, Idées, J'ai lu, Marabout, etc.)

Képat de Malaparte (L.P.). Malaparte correspondant sur le front russe, nous livre ses réflexions. C'est hallucinant, description des chevaux pris dans la glace dont les têtes seules émergent est un morceau qui n'a pas d'équivalence dans la littérature. L'exubérance, la bile est la caractéristique du style de Malaparte. **Le Lion** de Joseph Kessel (L.P.), c'est un roman qu'il faut lire même si on ne le hisse pas ou rang où la critique a placé Kipling. Cette histoire d'un enfant et d'un lion racontée par Kessel nous permet de mesurer les limites du conformisme littéraire.

Réflexion sur la question juive de Jean-Paul Sartre (Idées). L'argumentation sur laquelle s'appuie l'auteur est médiocre. Pourtant, c'est le seul livre de Sartre dans lequel l'émotion transcende et qui déverse au lecteur un peu de chaleur humaine.

Malicieux d'Henri Bosco (L.P.). Un des livres les plus étranges de ce romanier solide : un jeune homme va recueillir son héritage, un domaine composé d'une île déserte dans la Comarque. Le fantastique se mêle au réel, laissent le lecteur perplexe.

L'Homme révolté d'Albert Camus (Idées). Ce livre est la bible du révolutionnaire et comme tel sérieux n'est pas ennemi du comique, à sa parution, M. Sartre et Mme de Beauvoir créèrent que Camus était devenu un homme de droite, apprenant par cœur le dernier chapitre, cela ne vous servira pas seulement à rigoler au nez de ces deux personnages mais à vous armer pour combattre en faveur de la révolution sociale.

Molière (L.P.). Voici le premier tome des œuvres complètes de Molière publié par le Livre de Poche et présenté par une préface de Marcel Jouhadou. A côté de morceaux classiques, vous y trouverez des grosses farces qui sont tout un aspect du théâtre du dix-septième siècle. A ne pas manquer.

Les Confessions de J.-J. Rousseau. C'est probablement l'ouvrage de Rousseau qui se lit le mieux et qui peut-être est le plus révélateur d'un exhibitionnisme dont l'auteur se défend. Ce livre classique est précédé d'une préface de François Mauriac qui, elle seule vaut la lecture. Jamais ce vieux Rousseau n'a été si odieux que dans ce morceau qui relève de la psychanalyse.

Le Zéro et l'Infini de Kastler (L.P.). Relisant après des années cette œuvre de ma jeunesse, je suis convaincu que Kastler a donné la seule explication plausible des procès de Moscou.

NOTES SUR "L'ANARCHISME ET LE RÉEL" DE C. A. BONTEMPS

Un article de Marc Prévotel

L'anarchisme n'est pas affecté dans sa philosophie par les faillites morales des révolutions. Il continue de promouvoir en hypothèses fécondes les éthiques du futur. Il est en revanche affecté dans les formes et dans les objectifs de son action.

Sans les activistes sociaux dont le caractère incommode fait des libertaires spontanés, décevants, illogiques, contradictoires, mais agissants, l'anarchisme risquerait fort de se réduire à l'impavidité négative du stylist.

C.A.B.

Cet ouvrage (1) bien construit, rendu de temps en temps irritant par une certaine préciosité dans l'emploi parfois superflu du jargon technique, par quel bout faut-il le prendre ? Le réel, cela suppose tant de phénomènes interdépendants, pourquoi se saisir *a priori* d'un fil plutôt que d'un autre ?

Aussi soyons pratiques : ce qui nous intéresse c'est de savoir si ce travail d'un militant anarchiste peut servir la propagande libertaire.

On y trouve deux parties, intimement liées parce qu'une présentation différente n'aurait été qu'artificielle : d'une part la volonté de confronter les thèses anarchistes aux connaissances actuelles, d'autre part l'affirmation d'un choix personnel entre diverses possibilités complémentaires.

Ce désir de confronter nos positions à ce que l'on connaît de l'homme et de la matière (c'est-à-dire de l'univers) peut passer pour une douce et agaçante manie d'intellectuel. D'autant plus agaçante pour certains d'entre nous que l'on a déprécié ceux pour qui le « socialisme scientifique » consiste à prendre leurs propres affirmations pour des vérités objectives.

Pourtant que faisons-nous (nous les anarchistes sociaux, c'est-à-dire presque tous, puisque seuls les ultra-individualistes n'appartiennent pas à cet ensemble) quand nous luttons contre toutes les autorités, contre toutes les oppressions, contre toutes les hiérarchies, contre l'esclavage salarial, contre l'aliénation des hommes obligés pour subsister de vendre au prix du marché (quand il existe un marché) leur force de travail ? Quand nous affirmons que notre lutte ne se conçoit qu'en fonction de l'abolition de tout cela, volontairement ou involontairement, consciemment ou inconsciemment nous formulons des hypothèses : nous admettons que les hommes sont aptes à vivre dans une société égalitaire et libertaire ; nous prétendons d'une part que leur intérêt objectif (même si la plus grande partie ne s'en rend pas compte) est de rechercher l'optimum d'épanouissement de leurs facultés, de leurs potentialités individuelles dans un contexte social et d'autre part que seules les formes de société que nous proposons permettent de maximiser cet optimum ; en outre nous supposons que les luttes au jour le jour contre

toutes les oppressions, toutes les aliénations (2) font partie du processus qui peut (certains admettent encore plus impérativement : doit) conduire à ces formes de société, même si les luttes semblent parfois se présenter sous un aspect rétrograde.

Toutes ces thèses représentent en fait des hypothèses de travail en économie politique, en sociologie, en psychologie, etc., c'est-à-dire dans le vaste domaine des sciences dites de l'homme. Les certitudes y sont plus rares et moins bien fondées que dans les sciences dites de la nature, parce que l'expérimentation et la vérification ne nous sont le plus souvent fournies que par l'histoire. Or, d'une part, nous ne disposons pour comprendre l'histoire (celle d'hier ou d'avant-hier et celle qui se construit aujourd'hui) que d'informations parcellaires et généralement coupées de leur contexte, que nous apprécions diversement (avant d'être une *faute* morale ou politique, l'erreur est surtout un *phénomène* psychique) selon notre formation, selon la conscience que nous avons de la nécessité d'appliquer aux faits historiques les méthodes rationnelles de raisonnement ; d'autre part nous sommes objets de l'histoire, nous sommes *en situation*, et les contingences de notre vie personnelle influencent nos actes et nos pensées.

C'est pour cela qu'un problème contemporain touchant au domaine social ne peut être complètement résolu, que ce soit à l'échelle de la planète, d'une collectivité nationale, d'une corporation ou d'un groupement. Il y a souvent besoin de revenir en partie sur ce qui semble acquis. Et l'attitude qui consiste à vouloir qu'on tourne la page définitivement pour passer à autre chose, est foncièrement irrationnelle (même pour des détails).

Pour ne pas se perdre dans le labyrinthe de la complexité du social il n'existe qu'un fil d'Ariane (à part la chance) : l'utilisation rationnelle des connaissances acquises et des hypothèses plausibles. Et parce qu'il défend cette thèse (3) le bouquin de Bontemps est positif et peut devenir un instrument de propagande très efficace.

Mais pour étayer la thèse on ne doit pas perdre de vue l'action ; mais

sous prétexte de rendre l'action efficace à court terme on ne doit pas perdre de vue le fil directeur.

Et comme il n'est pas plus polyvalent qu'un autre homme, le militant libertaire ne pourra que faire un choix (choix qui dépendra en partie de la manière dont il est *en situation*) dans le faisceau des actions possibles en sachant à l'avance qu'aucun choix ne sera « pur », n'épousera tous les contours de ses désirs.

Bontemps a fait son choix personnel et nous l'expose. On peut préférer d'autres voies, ou avoir été conduit à emprunter d'autres voies. L'important est de savoir que la plupart des choix offerts aux anarchistes sont généralement complémentaires et que la meilleure méthode pour éliminer les parties douteuses réside dans la pratique de l'information réciproque, de la confrontation franche et de la coordination souple entre les diverses tendances organisées ou non.

Voilà pour l'essentiel.

En revanche Bontemps a certainement eu tort, mais cela relève de la forme et non du fond, de trop penser aux « intellectuels » en écrivant ce livre. Qui peut le plus peut le moins (et si ce n'est pas vrai ils n'ont qu'à faire un petit effort d'abstraction, c'est pour eux du tout-venant). On ne déprécie pas une idée, *a priori*, en cherchant à la mettre à la portée du plus grand nombre. Oui, certaines méthodes de vulgarisation confinent au bourrage de crâne, mais l'auteur montre qu'il sait les dépister. Et c'est une faute psychologique, peu compréhensible chez un propagandiste de l'éducation, de vouloir trop obliger ses lecteurs à consulter un dictionnaire.

C'est sans doute aussi une erreur, et peut-être une erreur grave (mais qui appartient au domaine de la confrontation des choix), de prétendre qu'il est illogique de vouloir une organisation libertaire de masse. S'il s'agissait d'une cohorte calquée sur le modèle des partis politiques (ou même des grandes centrales syndicales) je serais d'accord avec Bontemps. Mais il ne s'agit pas de cela et avec l'aide du dictionnaire on peut affirmer qu'une organisation fédéraliste libertaire groupant des milliers d'adhérents est une organisa-

tion de masse sans cesser d'être libertaire ; le nombre peut causer des frictions qui doivent être résorbées par des méthodes en accord avec notre éthique, mais il ne s'agit que de phénomènes d'ajustement au niveau de la pratique qui eux non plus « n'affectent l'anarchisme dans sa philosophie ».

Enfin, pourquoi affirmer que le matériel génétique de l'homme ne s'est pas modifié du paléolithique à nos jours (4) : le paléolithique finit environ 12 000 ans av. J.-C., mais a commencé quelques centaines de milliers d'années plus tôt, et du bout à la fin (et d'ailleurs jusqu'à la fin du XIX^e siècle environ) on n'a comme moyens d'investigation que des ossements et des bribes de modes de vie, toute comparaison directe gêne à gêne étant exclue. En outre l'auteur semble certain que les modifications observées dans le détail (ou même la formation de l'*homo sapiens* à partir de l'humanoïde qui le précède) sont dues à des mutations ; peut-être, mais pourquoi pas aussi bien à une sélection (lente ou rapide selon les circonstances) entre plusieurs gènes préexistants ?

Une discussion sur ce thème nous entraînerait trop loin du cœur du débat, c'est-à-dire du « *noyau rationnel* » de l'anarchisme pour s'exprimer selon saint Marx. Un point cependant doit être développé longuement : les positions de Bontemps sur la hiérarchie des valeurs où ses vues peuvent donner l'impression qu'il n'est peut-être pas allé jusqu'au fond du problème. Nous y reviendrons dans un prochain article.

(1) « L'Anarchisme et le Réel », en vente à notre librairie, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

(2) Luites que je ne crains pas, malgré l'argumentation de Bontemps, de continuer à désigner par l'expression « lutte de classe » en lui donnant une signification extensive.

(3) Thèse qui n'est pas nouvelle (puisque Kropotkine et Elisée Reclus, entre autres la défendaient déjà ; voir à ce sujet les « classiques » parus dans les M.L. de septembre 63 et janvier 64), mais qui semble avoir été en partie, perdue de vue par les générations suivantes.

(4) Je crois me rappeler que Jean Rostand (dans « Ce que je crois ») s'est risqué à une affirmation du même ordre, mais il n'invoquait alors que les 5 000 dernières années de l'histoire de l'homme.

APPEL à toutes les femmes du monde

Sur le seuil d'une année nouvelle, nous faisons appel à toutes les femmes du monde, quels que soient leur âge, leur condition, position sociale, race ou couleur, en les invitant à examiner et à faire une étude sérieuse des multiples et importants problèmes que nous présente l'heure actuelle.

Nous avons souvent dit, et nous le répétons maintenant, qu'il ne s'agit pas seulement de consignés uniquement économiques, augmentations de salaires, apprentissages techniques ou professionnels ; ni d'atteindre seulement un niveau culturel supérieur, titres universitaires, etc., nous situant au même niveau d'égalité, de compétence et de capacité de l'homme.

Non, il ne s'agit pas simplement de cela. On a déjà démontré il y a longtemps que l'infériorité de la femme est un mythe créé par les théologiens, les moralistes, les législateurs ; étant donné les mêmes conditions de développement, tant sur l'aspect biologique que sur l'aspect intellectuel, la femme est équivalente à l'homme.

Sur le niveau social, nous pouvons, nous les femmes, si nous en prenons la résolution, être parfaitement égales à « l'homme émancipé ».

C'est sur l'aspect social que nous dirigeons cet appel énergique, fraternel et affectueux à toutes les femmes du monde, puisque nous entendons que c'est dans l'ensemble social, dans cette conglomération sociale universelle, composée par le milieu économique, le milieu religieux, national, de classe et de climat, qui avec ses intérêts créés, produit dans tous les pays du monde ce que nous appelons le milieu ambiant, c'est-à-dire la société dans laquelle nous vivons. Et c'est donc à la base même de la société actuelle qu'est la source du déséquilibre social dont souffre le monde.

C'est pourquoi nous disons qu'il ne s'agit pas ici d'acquiescer une formation technique, professionnelle ou artistique, qui nous est généralement donnée en accord avec les besoins de l'ensemble social, composé du capitalisme, de l'état et des religions, pour

nous contraindre à nous ajuster à la médiocrité du milieu ambiant. Nous, les femmes, en nous incorporant à la lutte sociale, devons le faire en aspirant à des objectifs plus élevés et plus concrets. Nous devons nous préoccuper du problème en partant de sa source, nous devons mettre toutes nos connaissances, toute notre énergie, nos efforts, secourant tous nos préjugés, unissant nos efforts à ceux des hommes, pour détruire la société actuelle en luttant contre toutes les injustices, contre toutes les tyrannies, en faisant nôtre, le devoir de contribuer à l'émancipation humaine et créer avec un esprit dépourvu de préjugés, une nouvelle communauté sociale humaine et juste, en consonance avec les caractéristiques naturelles de l'être humain.

Quand les hommes et les femmes du monde entier sauront comprendre que nous sommes tous appelés à nous unir dans cet ensemble d'efforts, d'importer où que nous nous trouvions, à mettre en pratique la destruction de cette société ancienne et archaïque en luttant avec un esprit libéré du

désir de puissance, d'envie, d'avarice, libéré de toute restriction religieuse, de nationalisme, de patriotisme, seulement alors pourrions-nous, quand notre but sera atteint, consacrer notre énergie à créer une société nouvelle, et nous permettre de déblayer le chemin à suivre par les nouvelles générations.

En souhaitant sincèrement et avec espoir que l'incorporation de la femme à la lutte sociale soit un fait relevant de l'année nouvelle qui commence, nous terminons notre appel en saluant fraternellement et cordialement tous ceux qui sont engagés dans la lutte pour la défense des droits humains, spécialement à ceux qui souffrent plus rigoureusement dans les prisons les injustices de la « justice » des régimes totalitaires dont le peuple est victime.

Pour : « MUJERES LIBRES »
(Femmes Libres) D'ESPAGNE
Exilées en Grande-Bretagne
Le Comité.